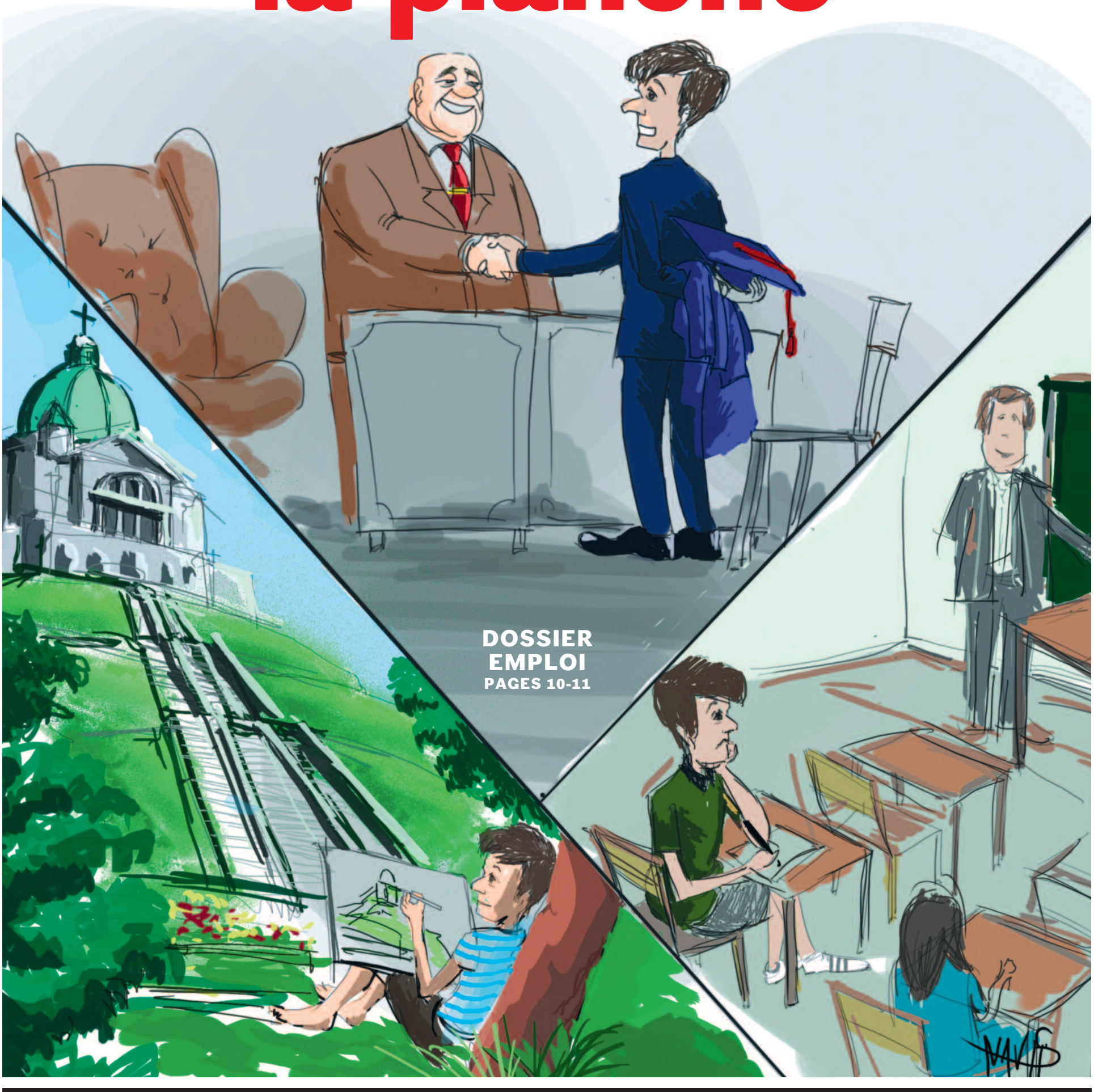
QUARTIER L!BRE élu MEILLEUR JOURNAL ÉTUDIANT universitaire québécois 2013

QUARTIER L!BRE

LE JOURNAL INDÉPENDANT DES ÉTUDIANTS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL • QUARTIERLIBRE.CA

Vol. 21 • numéro 16
23 avril 2014
www.quartierlibre.ca

Du pain sur la planche



DOSSIER EMPLOI
PAGES 10-11

ATELIER DE DESSIN • PAGE 18

COURS D'ÉTÉ • PAGE 4

Un camp d'entraînement et de démonstration aura lieu le 3 mai au CEPSUM.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

La crosse udemienne

Dès l'automne prochain, la crosse au champ fera son entrée sur le campus. Le club sportif de crosse ouvrira ses portes aux communautés universitaires de l'UdeM, de HEC et de Polytechnique. Il sera désormais possible de s'initier au sport national du Canada, encore méconnu dans les universités francophones.

Le club est ouvert à tout le monde, hommes et femmes pouvant déjà s'y inscrire. *« Les joueurs de tous les niveaux sont acceptés, débutants comme expérimentés »,* indique la responsable du club de crosse et initiatrice du projet, Dior Aubert. De même que les onze autres disciplines qu'offrent les clubs sportifs du CEPSUM, le recrutement n'exige aucun test de sélection. *« La seule condition est d'avoir envie de jouer ou d'apprendre à jouer »,* poursuit l'étudiante en mineure en arts et sciences. Les entraînements devraient se dérouler au CEPSUM, puis dans un parc public de la ville.

Jusqu'à présent, la clientèle masculine a montré un plus grand intérêt que la clientèle féminine. *« Nous avons de quoi former une ou deux équipes masculines »,* souligne la responsable du club. Pour elle, la crosse n'est pas assez présente dans les universités francophones. *« C'est un bon sport qui combine course, sport collectif et esprit d'équipe,* affirme Dior. *Pour cela, la crosse mérite sa place dans les universités francophones. »*

À Montréal, seuls les Redmen de l'Université McGill et les Player Roster de l'Université Concordia participent aux compétitions organisées par l'Association des universités canadiennes de la crosse au champ (CUFLA). *« Pour l'instant, la crosse est surtout pratiquée dans les universités anglophones »,* déclare le président de l'équipe de crosse de l'Université Concordia, Mike Taddeo.

Pour commencer, le club de l'UdeM devra faire appel à l'un de ses joueurs expérimentés au poste d'entraîneur. *« Certains des joueurs déjà inscrits ont des années d'expérience de jeu et pourraient devenir entraîneurs,* croit Dior. *D'autres pourraient suivre les formations d'entraîneur offertes par le programme national de certification des entraîneurs. »*

L'étudiant en enseignement de l'éducation physique et ancien joueur de crosse au secondaire, Félix Boursier-Laflamme, confirme être intéressé par la formation d'entraîneur. *« Il est important de travailler les habiletés individuelles de chaque personne »,* convient Félix.

Crosse 101

Il existe quatre types de crosse, soit la crosse au champ, la crosse féminine, la crosse en enclos et l'intercrosse. Le club sportif se tournera vers la première variante, qui est celle pratiquée dans les ligues universitaires. Aujourd'hui, elle compte plusieurs milliers d'équipes partout sur le territoire nord-américain.

« Chaque équipe est composée de dix joueurs sur le terrain, dont un gardien, trois défenseurs, trois milieux de terrain et trois attaquants », informe Félix. Les parties durent 15 minutes et le chronomètre n'est pas arrêté après un but ou une remise en jeu, à l'exception des trois dernières minutes du match ou lorsque l'arbitre juge qu'un arrêt de temps est nécessaire.

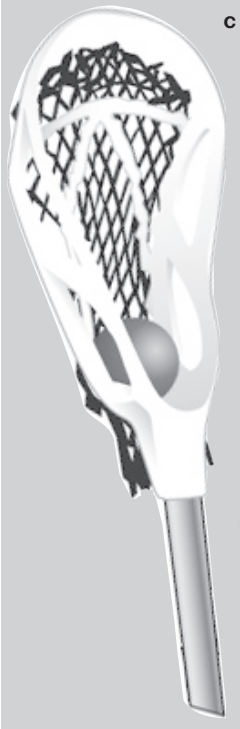
« La protection des joueurs est assurée par un casque protecteur, des gants, des épaulettes et, selon chacun, un protège-dents et coude ainsi qu'une protection aux biceps », explique Felix. Le gardien doit empêcher les adversaires de marquer dans sa cage, et son équipement est légèrement différent de celui des autres joueurs. *« Il porte une protection sur la poitrine au lieu des épaulettes et d'une protection aux bras*, informe-t-il. *Il a également des gants spéciaux pour se protéger des tirs. »* Les protections sont indispensables dans ce sport où les coups peuvent être violents.

TAHIA WAN

LA CROSSE EN BREF

En **1840**, les premières parties de crosse se déroulent entre les **Amérindiens** et les **colons**.

En **1859**, le Parlement a élevé la crosse au rang de **jeu national du Canada**.



En **1867**, le club de crosse de Montréal, dirigé par le Dr Georges Beers, a organisé une conférence à Kingston, laquelle avait pour objectif de créer un organisme national chargé de diriger le sport. À la suite de cette conférence, l'association canadienne de la crosse est devenue le premier organisme national à diriger ce sport dans les pays nouvellement formés. Sa devise était : **« Notre pays – Notre jeu ».**

Campus à baptiser

L'UdeM a décidé de lancer un concours pour trouver le nom du Campus Outremont qui verra finalement le jour vers 2021 (p. 8). Tous les membres de la communauté universitaire ont jusqu'au 16 mai prochain pour proposer un nom pour ce campus, qui sera éventuellement le premier à être baptisé autrement que par sa position géographique. Les cinq autres campus sont nommés de manière peu imaginative : Campus de la montagne, Campus Laval, Campus Longueuil, Campus Terrebonne, Campus Mauricie et Campus Ste-Hyacinthe.

Pour quel genre de nom devrait opter l'UdeM ? On imaginerait mal le campus Outremont se nommer d'un terme générique tel qu'« Excellence » ou « Papyrus », comme me l'a suggéré à la blague la chef de pupitre campus, Coraline Mathon. J'avoue ne pas trop savoir où s'oriente le directeur général du développement du site Outremont, Jacques Beauchamp, avec cette idée de concours. Bien sûr, le comité de toponymie de l'Université, les doyens et le rectorat feront des propositions. Sachant que normalement les noms de pavillon ne sont accordés qu'à des donateurs, je perçois mal comment la communauté universitaire pourrait proposer un nom de donateur adéquat pour le nouveau campus.

Pour ma part, je crois que l'UdeM devrait opter pour le nom d'un intellectuel qui a marqué l'Université. Plusieurs grands penseurs du Québec ont eu un parcours exceptionnel comme professeur ou comme chercheur à l'UdeM, toutefois, nous sommes frileux à les honorer par un nom de pavillon. La toponymie du campus n'est pourtant pas à négliger. Selon moi, les pavillons qui portent des noms de personnalités québécoises ayant marqué l'histoire ont beaucoup plus de résonance pour le patrimoine que des noms de compagnies comme notre célèbre place de La Laurentienne.

Puisqu'il s'agira du nouveau complexe des sciences, je crois qu'il serait judicieux de le nommer : Le Complexe des sciences Hubert Reeves. En plus d'être un grand scientifique québécois, M. Reeves est bachelier de l'UdeM et a été professeur de physique à l'Université durant plusieurs années. Si Hubert Reeves est un choix pertinent, les grands penseurs qui sont passés par l'UdeM ne manquent pas.

Il est un peu étrange de voir que le microbiologiste Armand Frappier, qui a été directeur du Département de microbiologie de l'UdeM pendant près de trente ans, ne soit pas honoré d'un nom de pavillon. Idem quand on pense au poète Gaston Miron, professeur à l'UdeM jusqu'à son décès en 1997. Le sociologue Guy Rocher, toujours professeur à l'Université, mériterait lui aussi une consécration pour sa contribution exceptionnelle à la société québécoise. Ceux-ci ne sont que des exemples parmi tant d'autres.

Évidemment, le règlement de l'Université prévoit que seules des personnes décédées peuvent accéder à cet honneur à moins de circonstances exceptionnelles.

Le problème dans ce genre de nomination est que tous tenteront de tirer la couverture de leur côté si l'on choisit d'attribuer un nom de perfinirons donc probablement par arriver à un consensus autour d'un nom générique particulièrement ennuyant et vide de sens historique : le Campus YOLO, *You Only Love* Outremont.

DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

ILLUSTRATION : MÉLAINE JOLY

PRIX de la session d'hiver 2014 de QUARTIER L!BRE

Katy Larouche et Ethel Gutierrez se partagent une bourse de 250 $ pour le meilleur article de la session pour leur dossier Saint-Cellulaire. Cette bourse est offerte par la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM).

Charles-Antoine Gosselin se mérite une bourse de 125 $ pour la meilleure implication à *Quartier Libre* offerte par l'Association générale des étudiants et étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente (AGEEFEP).

Sarah-Eden Dadoun remporte quant à elle la bourse de meilleure amélioration de 125 $ aussi décernée par l'AGEEFEP.

À l'avant de la photo : Katy Larouche, Ethel Gutierrez, le coordonnateur aux affaires externes de la FAÉCUM, Vincent Fournier-Gosselin, Sarah-Eden Dadoun, le secrétaire général de l'AGEEFEP, Denis Sylvain et Charles-Antoine Gosselin.

À l'arrière de la photo : L'équipe de rédaction de *Quartier Libre* : Ludivine Maggi, Coraline Mathon, Camille Dufétel et Dominique Cambron-Goulet.

Bravo aux gagnants !

PROCHAINE RÉUNION DE PRODUCTION : le mercredi 23 avril à 17 heures au local B-1274-6 du Pavillon 3200, Jean-Brillant.

QUARTIER L!BRE

RÉDACTEUR EN CHEF
Dominique Cambron-Goulet
redac@quartierlibre.ca

CHEFS DE PUPITRE
CAMPUS
Coraline Mathon
campus@quartierlibre.ca
SOCIÉTÉ
Ludivine Maggi
societe@quartierlibre.ca
CULTURE
Camille Dufétel
culture@quartierlibre.ca
ILLUSTRATION DE UNE
Navid Moghaddam

JOURNALISTES
Caroline Bertrand, Adil Boukind, Raphaëlle Corbeil, Sarah-Eden Dadoun, Anastassia Depauld, Charles-Antoine Gosselin, Ansou Kinty, Katy Larouche, Coralie Mensa, René-Maxime Parent, Caroline Poliquin, Anne-Marie Provost, David Provost, David Provost Robert, Karina Sanchez, Tahia Wan

PHOTOGRAPHE
Isabelle Bergeron
isabellebergeronphotographe.com
CORRECTEURS
Isabelle Chartier
Simon Roy
Juliette Tirard-Collet

ILLUSTRATEURS
Mélaine Joly
Navid Moghaddam
DIRECTRICE GÉNÉRALE
Marie Roncari
directeur@quartierlibre.ca

INFOGRAPHE
Alexandre Vanasse • Zirval design
PUBLICITÉ
Accès-Média (514-524-1182)
www.accesmedia.com
IMPRESSION
Hebdo-Litho

POUR NOUS JOINDRE
Tél. : 514-343-7630
Courriel : info@quartierlibre.ca
Site Web : www.quartierlibre.ca

Quartier Libre est le journal des étudiants de l'Université de Montréal publié par *Les Publications du Quartier Libre*, une corporation sans but lucratif créée par des étudiants en 1993. Bimensuel, *Quartier Libre* est distribué gratuitement sur tout le campus de l'Université de Montréal et dans ses environs. Tirage de 6 000 exemplaires.

Nos bureaux sont situés au :
3200, rue Jean-Brillant
(local B-1274-6)
C.P. 6128, succ. Centre-Ville,
Montréal (Québec) H3T 1N8
Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1198-9416

Tout texte publié dans *Quartier Libre* peut être reproduit avec mention obligatoire de la source.

PROCHAINE TOMBÉE
19 mai 2014
PROCHAINE PARUTION
4 juin 2014

Session estivale

Si la plupart des étudiants passent l'été hors des murs de l'UdeM, d'autres choisissent de s'inscrire à des cours durant la saison chaude. Un choix qui comporte ses avantages et inconvénients. L'offre de cours estivale peut paraître limitée pour certains, mais il existe des options à explorer.

Les étudiants de 2e et 3e cycles sont obligés de s'inscrire à la session d'été, même s'ils ne suivent pas de cours.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

Il est toujours possible de s'inscrire à l'un des 500 cours d'été offerts par l'UdeM. Dans plusieurs programmes, la période d'inscription prend fin le 6 juin. Diverses raisons peuvent motiver ce choix. *« Je l'ai fait car je voulais compléter rapidement des cours préalables à mon changement de programme,* explique l'étudiant en sciences biologiques Alexandre Moreau. *Cela permet d'alléger les sessions à venir, en plus d'offrir la possibilité de se concentrer sur un sujet en particulier. »* Celui-ci note que les cours d'été peuvent s'avérer bénéfiques si l'on souhaite obtenir de bons résultats. *« C'est certain qu'il fait beau dehors, mais l'ambiance est plus festive et les profs sont décontractés »,* conclut l'étudiant.

> *« C'est vrai que l'ambiance semble plus détendue, mais l'ensemble de la matière à couvrir doit tout de même être enseigné. »*
>
> **STÉPHANE GUAY**
> Professeur de criminologie

Moins stressants, plus conviviaux, les cours d'été sont pour certains moins rigoureux que ceux suivis en session régulière. *« J'ai demandé une révision de note pour l'examen final, mais le professeur a refusé car les notes du groupe étaient plutôt bonnes,* affirme l'étudiante en biologie Karoline Mercier. *Je crois qu'il avait hâte lui aussi d'être en vacances. »* Celle-ci affirme également que le manque de motivation est le principal inconvénient des cours d'été.

Une affirmation que nuancent la plupart des enseignants. *« C'est vrai que l'ambiance semble plus détendue, mais l'ensemble de la matière à couvrir doit tout de même être enseigné »*, concède le professeur de criminologie Stéphane Guay.

Offre insuffisante ?

Bien que toutes les facultés de l'UdeM offrent des cours d'été, ceux-ci ne sont pas également répartis dans les différents départements et programmes. *« Il n'y a qu'un cours d'introduction offert dans mon programme,* observe l'étudiante en démographie Julia Russel. *Il serait intéressant d'avoir accès à plus afin d'alléger des sessions de cinq cours, qui peuvent être lourdes. »*

D'autres étudiants n'hésitent pas à se tourner vers d'autres universités si le cours qui les intéresse n'est pas donné à l'UdeM durant l'été. C'est le cas de l'étudiante en médecine dentaire Laura Lachance, qui a suivi l'été dernier un cours d'histoire de l'art à l'UQAM. *« Je trouve que c'est dommage, puisque le cours offert à l'UdeM avait l'air très intéressant, mais il ne se donnait qu'à l'automne et l'hiver »,* exprime Laura. Selon l'étudiante, les cours d'été sont une occasion d'approfondir des intérêts personnels qui ne sont pas couverts dans notre programme d'études. *« À condition d'avoir le temps et les moyens, bien sûr »,* précise-t-elle.

Exclusivité estivale

La saison d'été peut également être un bon moment pour les étudiants d'expérimenter des formules d'apprentissages qui ne sont pas offertes durant le reste de l'année. Le Centre d'études et de recherches internationales de l'UdeM (CERIUM) propose cette année onze écoles d'été ayant chacune un thème différent, qui se déroulent pendant six jours consécutifs. *« Cette formule attire et plaît aux étudiants puisque c'est très condensé,* explique la coordonnatrice et responsable des activités, Michelle Daniel. *C'est également une excellente façon d'avoir une vision claire et complète de l'enjeu à l'étude. »* Environ 200 étudiants ont participé aux sept écoles offertes l'année dernière.

Durant l'été, il est aussi possible de suivre des cours qui s'éloignent de l'enseignement magistral traditionnel. Par exemple, les étudiants en urbanisme peuvent participer à un atelier de trois semaines intensives dans une formule qui réunit application pratique et enseignement magistral. Le thème varie chaque année. L'an dernier, les étudiants devaient travailler sur l'avenir des quartiers ouvriers de Drummondville. *« Les étudiants qui s'inscrivent à ce cours sont très motivés et engagés dans celui-ci »,* assure la chargée de cours en urbanisme Évelyne Lemaire. Cette initiative, mise sur pied depuis trois ans en partenariat avec l'Institut d'urbanisme et la Ville de Drummondville, a permis à 17 étudiants d'effectuer des recommandations au conseil municipal l'été dernier.

DAVID PROVOST

***Quartier Libre* se met, le temps d'une journée, dans la peau d'un acteur de la communauté universitaire de l'UdeM.**

Un métier social

Depuis deux ans, Amélie Michaud est gestionnaire de communauté du Service des activités culturelles (SAC) de l'UdeM. Elle est notamment chargée de la gestion de la page Facebook du service, qui compte près de 5 000 abonnés.

Le matin, la première chose que fait Amélie Michaud quand elle arrive à son bureau du pavillon J.-A.-DeSève est de se connecter à la page Facebook du SAC. *« Je vais voir si les gens ont laissé des commentaires depuis la veille ou s'il y a des questions,* décrit-elle. *Si tel est le cas, j'y réponds immédiatement. »*

> *« Facebook a changé son algorithme de consultations, donc nos publications bénéficient d'une moins grande visibilité qu'auparavant. »*
>
> **AMÉLIE MICHAUD**
> Gestionnaire de communauté
> du Service des activités culturelles de l'UdeM

La gestionnaire de communauté en profite pour écrire une première publication. En général, Amélie en prévoit deux par jour. *« On essaie de ne pas inonder le fil de nouvelles*, admet-elle. *Il faut en mettre juste assez pour informer tout en demeurant dynamique, mais pas trop non plus. »*

À cette période de l'année, son travail sur Facebook consiste surtout à faire la promotion des ateliers culturels qui seront donnés à la session de printemps. Ce matin-là, Amélie fait la promotion de l'atelier de danse Baladi. *« Facebook est un bon moyen de donner un coup de pouce à un atelier peu connu, ou au contraire, de faire parler d'un autre atelier, qui lui est très populaire,* explique-t-elle. *Pour chaque annonce, j'écris une présentation accrocheuse, avec une bonne photo et un lien vers la page web pour les détails. »*

Chaque matin, la gestionnaire de communauté scrute la page Facebook du SAC.

Travail en équipe

Amélie Michaud travaille toujours la porte ouverte afin d'être disponible pour ses collègues. Sa tâche lui demande de collaborer étroitement avec les cinq autres coordonnateurs aux activités culturelles. *« Ils ne pensent pas encore tous naturellement à Facebook pour faire la promotion de leurs événements,* observe-t-elle. *Alors pendant nos réunions, je fais des rappels, même si c'est de moins en moins fréquent, étant donné qu'ils prennent l'habitude. »*

Au cours de la journée, Amélie consulte le réseau social environ toutes les deux heures. Afin d'être la plus réactive possible, elle reçoit une notification par courriel chaque fois que quelqu'un commente une publication ou publie un contenu sur la page du SAC. *« Dans 99 % des cas, les commentaires sont positifs et constituent une rétroaction vraiment précieuse sur l'organisation de nos événements*, affirme-t-elle. *Mais si quelqu'un publie des propos indécents ou un contenu qui n'a aucun rapport avec les activités culturelles, alors je fais le ménage. »*

Amélie Michaud est également coordonnatrice du Ciné-Campus.

PHOTOS : ISABELLE BERGERON

Vers midi et demi, Amélie Michaud prend une pause d'une heure pour dîner avec ses collègues au 6e étage du pavillon J.-A.-DeSève. Ils profitent de l'occasion pour se retrouver et décompresser, loin de Facebook.

La fréquentation

De retour dans son bureau, la gestionnaire de communauté se connecte à nouveau. Plusieurs fois par semaine, elle surveille les statistiques de la page Facebook pour observer sa fréquentation et voir quelles publications suscitent de l'intérêt.

« Il y a un an, quand je publiais sur la page, il y avait dix fois plus de vues qu'aujourd'hui, et ce, malgré le fait qu'on avait moins d'abonnés, remarque-t-elle. *Facebook a changé son algorithme de consultations, donc nos publications bénéficient d'une moins grande visibilité qu'auparavant. »* Le réseau social change énormément et très rapidement, ce qui amène Amélie Michaud et ses collègues à réfléchir sur l'utilisation des médias sociaux.

Pour joindre plus de monde, Facebook propose un service payant. *« Ce n'est pas encore dans nos pratiques d'injecter des sous là-dedans, mais il se pourrait, éventuellement, qu'on en arrive là pour faire la promotion de certaines publications importantes »,* reconnaît-elle.

Contact et interactivité

La gestionnaire de communauté ne passe pas sa journée le nez collé à son écran d'ordinateur, car elle est aussi coordonnatrice du Ciné-Campus. *« Je trouve que c'est important de tâter le pouls des gens sur Facebook, mais je tiens aussi à être présente lors des projections du Ciné-Campus pour rencontrer le public »,* raconte-t-elle. L'interaction directe avec les étudiants, sans avoir à utiliser internet, est l'aspect de son métier qu'Amélie Michaud apprécie le plus.

Vers 17 heures, avant de partir, elle publie une dernière fois sur la page du SAC. *« En fin d'après-midi, on sait, grâce à nos statistiques, que nos publipostages sont vus par un plus grand nombre de personnes,* souligne-t-elle. *J'imagine que c'est un moment de la journée où les gens sont dans les transports en commun et consultent les réseaux sociaux avec leurs téléphones intelligents ou leurs tablettes. »* La gestionnaire de communauté en profite donc pour promouvoir un événement qui a besoin d'un grand rayonnement au sein de l'Université.

Ce soir-là, Amélie n'a pas d'événements à couvrir au Ciné-Campus, elle quitte donc son bureau vers 17 h 30, ce qui ne l'empêchera pas de se reconnecter à la page Facebook du SAC une fois arrivée chez elle.

CORALIE MENSA

Tiago Silva
secrétaire géneral
sg@faecum.qc.ca

Fin de mandat en perspective

C'est avec un brin de nostalgie, mais surtout avec beaucoup de fierté que je m'adresse à vous pour une dernière fois. Je suis fier d'abord et avant tout de ce que nous avons accompli collectivement.

Cette année, nous avons eu l'opportunité de travailler sur une grande variété de dossiers. Non seulement il a été possible de faire avancer concrètement les conditions académiques de tous nos étudiants, mais nous avons également pu rétablir un sentiment de vie de campus englobant. Grâce à une quantité phénoménale d'activités de qualité, la FAÉCUM et ses associations membres ont pu rétablir l'effervescence associative qui caractérise notre université. Et après 2 années marquées par un contexte social et académique des plus atypiques, nous avons enfin pu assister à un retour à la normale qui, je crois, nous a tous fait le plus grand bien.

Nous avons également vécu une année des plus actives au niveau politique. Avec une élection municipale en novembre et des élections provinciales en avril, toutes deux entraînant un changement de garde, nos représentants nous aurons tenus occupés... Une leçon importante reste cependant à tirer de ces exercices démocratiques : il faut continuer à exprimer massivement notre droit de vote afin que les enjeux jeunesse et étudiants deviennent une réelle priorité pour nos dirigeants. C'est ce type de mobilisation qui nous permettra de nous imposer comme interlocuteurs incontournables pour les décideurs.

Finalement, plusieurs grands projets de développement seront à l'agenda de la FAÉCUM dans les années à venir. Avec l'obtention de près d'une cinquantaine de places subventionnées en garderie pour nos étudiants et l'élaboration d'un plan de développement de nos services, vous aurez une occasion sans pareille de repenser votre fédération et surtout, de la construire à votre image. C'est donc le temps de vous impliquer, que ce soit dans vos assemblées générales ou au sein de l'exécutif de votre association étudiante – ce sera une expérience qui changera votre vie en plus de représenter l'essence de l'expérience universitaire.

Aujourd'hui, c'est avec le sentiment du devoir accompli et la tête pleine d'espoir que je souhaite bonne chance à chacun d'entre vous dans tous vos projets. Je tiens surtout à vous remercier pour votre implication au sein de notre merveilleuse fédération : sans vous, elle ne serait rien.

Au plaisir de vous croiser en classe,

Vincent Fournier Gosselin
coordonnateur aux affaires externes
externe@faecum.qc.ca

Merci pour votre confiance

Le 23 mars dernier, les associations étudiantes m'accordaient leur confiance afin de représenter les étudiants de l'Université de Montréal à titre de secrétaire général de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'Université de Montréal (FAÉCUM).

Je veux d'abord profiter de cette tribune pour les remercier et pour souligner le travail accompli durant notre 37e congrès annuel. De nombreuses orientations de travail ont été adoptées et mon équipe et moi avons bon espoir de pouvoir mener ces projets à terme.

La Fédération, forte des 82 associations et des 40 000 étudiants et étudiantes qui la composent, peut faire une différence concrète dans la vie de ses membres. L'amélioration des conditions de vie des étudiants de l'Université de Montréal a toujours été le principal cheval de bataille de la FAÉCUM et nous entendons continuer de porter ce combat important.

Cependant, force est de constater que ce ne sont pas tous les membres de notre communauté qui connaissent et qui savent profiter au maximum du potentiel de la Fédération. En ce sens, nous avons un travail essentiel d'information et de sensibilisation à faire auprès de tous.

Que ce soit en trouvant de meilleurs moyens d'aider les étudiants-parents ou en s'assurant que les différents règlements de l'Université sont adaptés à nos besoins et à notre réalité, que ce soit en travaillant à ce que les frais de branchement soient reconnus comme une dépense inévitable pour tout étudiant universitaire ou en favorisant une vie sociale diversifiée à l'UdeM, la FAÉCUM a une responsabilité de faire du passage de tout un chacun à l'Université, le meilleur possible.

J'aimerais conclure en disant que j'entends travailler de concert avec tous ceux et celles qui auront à cœur les valeurs et les idées des étudiants de l'Université de Montréal afin d'améliorer la condition de vie des étudiantes et des étudiants et faire rayonner notre Fédération.

Je vous souhaite de belles vacances estivales!

3200, rue Jean-Brillant, local B-1265, Montréal (Québec) H3T 1N8 • www.faecum.qc.ca • Téléphone : 514-343-5947 • Télécopieur : 514-343-7690 • Courriel : info@faecum.qc.ca

Le contenu des pages de la FAÉCUM est indépendant de la ligne éditoriale de *Quartier Libre*.

BARBECUE

des étudiants-parents de l'UdeM

SAMEDI 3 MAI

11 H 30 À 16 H 30

SUR LA PLACE DE LA LAURENTIENNE

(à l'arrière du pavillon 3200 Jean-Brillant)

Repas et activités gratuites
Animation et jeux gonflables

Parlez-en autour de vous!

Inscriptions à etudes.famille@gmail.com
au plus tard le 30 avril

saé Action humanitaire et communautaire
Services aux étudiants

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

ageefep
Association générale des étudiants et étudiantes de la Faculté de l'éducation permanente

Le Baluchon de la FAÉCUM

Cigogne

La FAÉCUM soutient la réalisation de projets étudiants sur le campus de l'UdeM grâce à des subventions pouvant aller jusqu'à

2000 $

Date limite

•16 mai

FAÉCUM
FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES DU CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Campus Sans nom

La construction du nouveau campus de l'UdeM sur le site de l'ancienne gare de triage Outremont débutera entre la fin de 2015 et le début de 2016. Le directeur général du développement du Site Outremont, Yves Beauchamp, invite les membres de la communauté universitaire à choisir le futur nom du Complexe des sciences.

En septembre dernier, le gouvernement du Québec a annoncé un investissement de 173 M$ pour la construction du Campus Outremont.

PHOTO : PASCAL DUMONT

« *Nous en sommes maintenant à l'étape de trouver un nom évocateur qui traduit la vision du nouveau campus* », annonce M. Beauchamp aux membres de l'Assemblée universitaire (AU) réunis le 14 avril dernier. Les employés de l'UdeM ou les étudiants auront jusqu'au 16 mai à 17 heures pour soumettre une idée de nom par le biais d'un site internet mis en ligne pour l'occasion. Un code d'identification valide est nécessaire pour avoir accès au site. Une justification de la proposition d'un maximum de 80 caractères peut être soumise dans le formulaire.

« *Le nom actuel doit être changé*, soutient le doyen de la Faculté de l'Aménagement et membre du Groupe de travail sur la toponymie de l'UdeM, Giovanni de Paoli. *On le nomme site Outremont et cela a une connotation bourgeoise, alors que c'est collé à Parc-Extension, un des quartiers les plus pauvres au Canada.* »

Un comité de travail, composé de doyens, de cadres et de professeurs choisira cinq noms pour ensuite les soumettre à la direction de l'UdeM qui prendra l'ultime décision. « *On aurait aimé être inclus dans le processus d'idéation, mais malheureusement ça n'a pas été retenu* », avoue le secrétaire général de la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM), Tiago Silva.

M. de Paoli souligne que le Groupe de travail sur la toponymie ne fera pas de proposition. « *Il faut commencer sans limites et ne pas avoir de critères préétablis* », juge-t-il.

Pour l'instant, la FAÉCUM n'a pas fait de proposition pour le Site Outremont. « *Ils nous ont pris par surprise donc on n'avait pas trop réfléchi,* explique Tiago. *Je ne sais pas si on va choisir un nom en tant qu'organisation à défendre, mais on va laisser le loisir aux étudiants de répondre à l'appel.* »

Certains membres de la communauté universitaire se serviront de cette plateforme comme une tribune pour passer un message à l'Université. « *Ma suggestion est le Dix30,* propose l'étudiant en philosophie et science politique Xavier Ferrand. *Parce que si l'Université est un centre d'achat, autant être le meilleur.* »

Processus régulé

En temps normal, tout membre de la communauté universitaire a en tout temps la possibilité de proposer de renommer un pavillon ou une voie d'accès de l'UdeM en s'adressant à son doyen. S'il la juge pertinente, celui-ci remet cette proposition au Groupe de travail sur la toponymie, qui analyse la requête.

Dans ce cas-ci, les critères habituels, qui établissent qu'un pavillon ou une voie d'accès de l'UdeM doivent porter un nom de personne ne s'appliqueront pas croit Giovanni de Paoli. « *Les gens cherchent des lieux auxquels s'identifier et pas des noms*, pense-t-il. *On dit plutôt je vais à la montagne ou la mer et rarement le nom du petit village où on va.* »

Tiago Silva abonde dans le même sens. « *Je pense que l'objectif est de trouver quelque chose de générique et non axé sur un personnage historique,* soutient-il. *De toute façon, ça ne semble pas pour l'instant être un pavillon qui sera financé par des donateurs privés, donc ce ne sera pas axé là-dessus.* »

Pour M. de Paoli, il est évident que le nom d'un lieu a toujours un impact, mais que celui-ci est difficile à évaluer à l'avance. « *C'est l'histoire qui jugera de la pertinence*, expose-t-il. *La société pourra toujours choisir de nommer ce lieu différemment que par le nom choisi par l'institution.* » Selon lui, peu importe le choix final, il y a aura des critiques.

CORALINE MATHON
en collaboration avec
ANNE-MARIE PROVOST et
DOMINIQUE CAMBRON-GOULET

CRITÈRES DEVANT RÉGIR LES TOPONYMES

- La dénomination des **voies d'accès** et des édifices de l'Université fera généralement appel à des noms de personnes.
- Le patronyme retenu ne **doit pas** avoir une signification pouvant **porter atteinte à la réputation** de l'Université ou véhiculer une image contraire aux principes qu'elle défend.
- Si le **nom** retenu est celui d'une personne, cette dernière devra avoir apporté une **contribution majeure** à l'Université ou à la société.
- Le nom d'une **personne vivante** ne sera retenu qu'à **titre exceptionnel.**
- Dans le cas des **voies d'accès**, il faudra **éviter le double emploi** avec la Ville de Montréal et la Ville d'Outremont. Quant aux édifices, il ne devra pas y avoir non plus de double emploi avec d'autres institutions ou organismes environnants.

Entre la cour, la classe et l'Assemblée

L'étudiant au doctorat en droit constitutionnel à l'UdeM Simon Jolin-Barrette sera le plus jeune député de l'Assemblée nationale du Québec. Le candidat de la Coalition Avenir Québec (CAQ) a détrôné le ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche, de la Science et de la Technologie, Pierre Duchesne, dans la circonscription de Borduas lors des élections provinciales, le 7 avril dernier. Le doctorant devra donc quitter ses fonctions d'avocat aux Services juridiques de la Ville de Montréal.

Le doctorant en droit constitutionnel Simon Jolin-Barrette compte terminer ses études malgré son élection comme député de la circonscription de Borduas.

PHOTO : CHARLES-ANTOINE GOSSELIN

***Quartier Libre* : Comment vous sentez-vous après votre victoire contre Pierre Duchesne ?**

Simon Jolin-Barrette : Je viens justement d'apprendre qu'il n'y aura pas de recomptage, sachant que je n'ai remporté que par 99 voix. Je ne veux pas critiquer le travail de M. Duchesne. Il faut féliciter les gens qui décident d'embrasser l'engagement politique. Le Parti québécois (PQ) souhaite la souveraineté, et c'est leur obsession. Nos priorités sont différentes, et je crois que celles du Québec le sont aussi.

***QL* : À quoi attribuez-vous votre victoire cette fois-ci ? [**NDLR : Lors des élections générales de 2012, Simon Jolin-Barrette était candidat dans la circonscription Marie-Victorin.]

S. J.-B. : Il y a plusieurs raisons. Un des facteurs est que je suis originaire du comté de Borduas. J'y ai été extrêmement présent. De plus, j'ai vraiment misé sur une démarche pédagogique avec les questions : *« Quelles sont nos idées et pourquoi veut-on les appliquer ? »* Les gens ont envie d'appuyer un parti qui œuvre rigoureusement et dans l'intégrité. Je suis jeune. J'ai 27 ans et je crois qu'ils ont vu que je voulais changer les choses. Finalement, c'est la performance de François Legault qui a fait la différence. Force est d'admettre qu'après le deuxième débat, on a senti un changement sur le terrain.

***QL* : Allez-vous arrêter vos études ? Sinon, pensez-vous revenir à l'Université après votre mandat ?**

S. J.-B. : Je vais prendre une session de répit et voir si mon emploi du temps me permet de reprendre à l'automne. Au moins, je terminerai dans les prochains jours ma scolarité doctorale. À l'automne, j'étudierai à temps partiel. Je pourrai me concentrer sur ma recherche. Celle-ci porte sur le respect du partage des compétences par les entités composant la fédération canadienne et les incidences sur les groupes nationaux. Je ferai une analyse juridique du point de vue historique.

***QL* : Vos études supérieures vous seront-elles utiles dans votre mandat ?**

S. J.-B. : Souvent, on dit qu'il y a beaucoup d'avocats en politique parce que notre formation nous y prédestine. Le député est aussi appelé le législateur. Donc, pour l'analyse des projets de loi, ma formation scolaire et professionnelle sera un bon outil.

***QL* : Pourquoi avez-vous décidé de vous joindre à la CAQ en 2012 ?**

S. J-B. : J'ai toujours été politisé, mais je ne m'étais jamais impliqué en politique provinciale. À 18 ans, j'ai été membre du Nouveau parti démocratique (NPD). Toutefois, j'ai arrêté l'année même. À la CAQ, il y a beaucoup de place pour les 18-35 ans. J'ai donc pu participer à des propositions qui se sont retrouvées dans notre programme électoral.

***QL* : Quelle est votre vision de l'enseignement supérieur ?**

S. J.-B. : Je suis d'avis que l'éducation supérieure doit être accessible à tous. Ce que je remarque, c'est qu'il y a des problèmes de financement et de gestion. Il faut s'assurer que nos universités soient compétitives. Le Québec est une économie de savoir, et c'est en lien avec notre projet autour du Saint-Laurent : créer une espèce de Silicon Valley ici.

***QL* : Comment appréhendez-vous votre travail dans l'opposition ?**

S. J.-B. : Tout d'abord, on doit attendre de connaître la composition du cabinet de Philippe Couillard pour que la CAQ annonce son cabinet fantôme. Je n'ai pas encore eu de détails sur mon travail, car cela reste à la discrétion de M. Legault. Mais la première chose que je m'attends à faire est de rencontrer tous les acteurs d'intérêts des prochains projets de loi du Parti libéral du Québec (PLQ). Je veux m'y plonger au maximum pour pouvoir questionner l'opposition. De façon générale, je vois mon rôle en deux parties. Premièrement, il y a un rôle d'arbitrage sur le terrain, qui servira à aborder devant l'Assemblée les sujets qui concernent les citoyens de Borduas. Ensuite, comme tout député, j'aurai un rôle de législateur. C'est là que toute mon expérience scolaire et professionnelle entrera en jeu.

***QL* : Envisagez-vous d'être un professionnel de la politique ?**

S. J.-B. : Je ne peux pas dire que je vais en faire une carrière. Cela dépend si l'on m'élit. Ce qui est certain, c'est que je vais travailler très fort pendant les quatre prochaines années.

Propos recueillis par
CHARLES-ANTOINE GOSSELIN

Se vendre sur papier

Bien écrire une lettre de présentation est capital pour obtenir une entrevue. Si certains étudiants finissants passent peu de temps sur sa rédaction, elle doit pourtant contenir des éléments essentiels tels que des mots-clés et une structure soignée.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

La lettre de présentation est décisive pour obtenir une entrevue.

« *En moyenne, je vais passer une vingtaine de secondes sur une candidature pendant ma présélection* », déclare le conseiller en acquisition de talents chez Ludia, David Da Costa. Ludia crée et distribue des jeux multiplateformes interactifs pour le grand public. Le conseiller reçoit en moyenne près de 600 candidatures par mois. Plusieurs études suggèrent qu'un recruteur passerait en moyenne entre 30 secondes et une minute à analyser une candidature lors de la présélection.

Afin de capter l'attention de la personne, l'utilisation de mots-clés est primordiale. « *Si je ne vois pas les mots-clés relatifs au poste, comme C ++ ou JavaScript dans le cas d'un programmeur, je passe tout de suite à la candidature suivante* », commente M. Da Costa.

Selon le chef de section aux ressources humaines des Jeux du Québec 2014, Jonathan Giguère, l'utilisation des mots-clés doit servir à faire des liens entre l'étudiant et l'entreprise. « *S'il a un trou dans son CV ou s'il a un cheminement plus atypique, cela permet à l'étudiant d'expliquer son parcours* », assure-t-il. De cette façon, une période d'études dans un autre pays ou un voyage peuvent être mis de l'avant. « *Un semestre à l'étranger montre que l'étudiant est capable de s'adapter à des conditions différentes,* précise M. Giguère. *Quelqu'un qui excelle sur le plan scolaire va montrer qu'il est capable d'appliquer les compétences et les connaissances acquises au cours du programme.* »

Soigner le fond

Les recruteurs s'accordent pour dire qu'il faut respecter un plan précis dans la forme et le contenu afin de présenter une lettre percutante. Le premier paragraphe est une introduction : il sert à mettre en relation la formation universitaire avec l'emploi demandé. « *Ce paragraphe permet de rappeler pourquoi vous êtes le candidat idéal pour le poste, c'est ici aussi où l'on démontre que nos études nous ont donné de l'expérience utile* », souligne M. Giguère.

Le deuxième paragraphe est le plus important : il démontre la pertinence des compétences annoncées. « *En 4 points, j'énumère mes compétences principales et ce que ça apporterait à l'entreprise* », décrit l'étudiant en administration des affaires à HEC Daniel Bertrand.

Ces compétences peuvent être le résultat de certains cours. « *A titre d'exemple, si j'avais à postuler pour un stage à l'ambassade canadienne en Chine, je n'hésiterais pas à mentionner que j'ai suivi un cours sur la politique chinoise de 1945 à nos jours* », explique l'étudiant en science politique Grégory Calonges. Il est préférable de mettre l'accent sur un cours particulièrement pertinent dans le cadre de l'emploi désiré.

Le dernier paragraphe doit permettre de conclure en remerciant le lecteur. C'est ici que l'on rappelle une dernière fois, et en une phrase, pourquoi la candidature doit intéresser le recruteur. À cela s'ajoute une dernière phrase où on offre d'appuyer nos propos lors d'une entrevue.

À l'utilisation des mots-clés et de la rédaction soignée s'ajoutent d'autres standards, qui peuvent paraître évidents, mais qui sont souvent négligés. Écrire un texte sans faute de français en fait partie. Adresser le texte à la bonne personne montre aussi une attention particulière à l'entreprise. « *Il vaut mieux utiliser le format PDF pour que les fichiers ne subissent pas de transformation dans la mise en page* », conseille M. Giguère

Bien qu'important, l'envoi d'une lettre n'est pas requis dans tous les cas. Récemment diplômé d'une maîtrise en technologies de l'information à l'École de technologie supérieure (ÉTS) Renan Waroux a réussi à trouver un emploi en tant qu'ingénieur junior en systèmes embarqués à MDA Montréal sans écrire de lettre. « *Je n'avais pas de réponses aux postes auxquels j'envoyais une lettre de présentation,* raconte le jeune employé. *J'ai donc pris la décision de ne plus en faire. Le ratio temps et effort est trop élevé par rapport aux résultats.* »

La lettre reste néanmoins un outil à privilégier pour tout étudiant possédant peu d'expérience professionnelle.

ADIL BOUKIND

LES ERREURS À NE PAS COMMETTRE

- Faire des fautes d'orthographe
- Utiliser l'expression *À qui de droit* au lieu de *Madame, Monsieur*
- Adresser la lettre en général
- Se tromper de nom ou d'adresse
- Utiliser la forme négative dans les phrases
- Intégrer des paramètres sociaux (âge, nationalité, situation amoureuse)
- Donner des détails peu importants (ex : un plan de cours)
- Utiliser un langage trop familier
- Parler uniquement de soi
- Tout écrire en un seul bloc
- Utiliser de la couleur pour rédiger la lettre (ex : rose)

Un court paragraphe de présentation ou d'objectifs peut être pertinent pour faire ressortir les qualités et les compétences.

À mettre en premier quand l'étudiant est fraîchement diplômé.

Ne pas inscrire les cours suivis.

Utiliser des verbes d'action pour décrire les tâches en lien avec le poste.

Faire ressortir les compétences acquises lors du bénévolat

Être le plus fidèle à son niv

Réussir son entrevue

Souvent redoutée par les étudiants, l'entrevue d'embauche est un événement crucial pour l'obtention d'un emploi. Si le manque d'expérience des étudiants fraîchement diplômés constitue un obstacle pour obtenir une entrevue, adopter la bonne attitude et remettre en question ses attentes permettraient de mettre des atouts de son côté.

Propos recueillis auprès de la conseillère au service emploi du Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR), Annie Byarelle, et du conseiller principal en ressources humaines (dotation et gestion de la main-d'oeuvre) à la Commission de la fonction publique de la Ville de Montréal et chargé de cours à HEC Montreal, Frédéric Berthiaume.

« L'*une des erreurs les plus fréquentes que commettent les étudiants, c'est de se rendre à l'entrevue sans s'être renseignés auparavant sur l'entreprise ni sur les responsabilités du poste auquel ils postulent »,* déplore le spécialiste en ressources humaines de l'agence de recrutement Techaid, Bernard Guilain. Selon lui, une préparation minutieuse est indispensable pour décrocher le poste.

La conseillère en orientation au Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR), Angélique Desgroseilliers, partage l'avis de M. Guilain sur le sujet. *« Un candidat qui ne se sera pas préparé correctement se laissera plus facilement submerger par le stress,* remarque-t-elle. *Cette erreur peut coûter cher, d'autant plus qu'il ne faut que dix minutes à l'employeur pour se faire une idée du candidat. »*

Pourtant, certains étudiants se préparent minutieusement à la rencontre avec un employeur potentiel. *« Je fais des recherches sur la personne que je vais rencontrer et sur son parcours,* explique l'étudiante en complément de formation Karima El Ouraoui. *Mais j'essaie surtout d'anticiper les questions qu'elle risque de me poser. Cette préparation me permet de rebondir pendant l'entrevue et d'être moi-même. »*

Une rencontre cruciale

Si la première impression est déterminante, le candidat devra adopter la bonne attitude pour convaincre l'employeur. Le candidat introverti devra donc sortir de sa zone de confort. Selon M. Guilain, la deuxième erreur que commet le candidat est de rester passif pendant l'entrevue. *« Le candidat doit se montrer intéressé et prendre les devants,* souligne le spécialiste. *L'employeur recherche avant tout un échange avec le candidat. »*

Il déplore aussi que les candidats ne soient pas suffisamment à l'écoute de leur interlocuteur. *« Il m'est arrivé plusieurs fois de poser une question à un candidat et que sa réponse soit en décalage avec ma question,* déclare-t-il. *Certains récitent parfois un texte ou se lancent dans des envolées lyriques. »*

Cependant, il est difficile pour les étudiants fraîchement diplômés de se démarquer sur le marché du travail. *« La plupart des postes requièrent une expérience professionnelle de deux à cinq ans,* constate M. Guilain. *La première expérience de travail est la plus difficile à décrocher. »*

Pour un premier emploi, M. Guilain recommande aux nouveaux diplômés de revoir leurs attentes salariales, voire d'accepter un poste moins attrayant. *« L'essentiel, c'est de se frayer un chemin sur le marché du travail,* soutient-il. *Après que le candidat a fait ses preuves, de nouvelles opportunités peuvent s'offrir à lui dans l'entreprise. »* Il estime qu'après avoir franchi le cap de la première expérience professionnelle, le candidat aura plus de chances de se vendre sur le marché du travail, que ce soit dans l'entreprise pour laquelle il travaille ou pour un nouvel employeur.

SARAH-EDEN DADOUN

QUELQUES CONSEILS

Préparez votre entrevue

Effectuez des recherches sur l'entreprise, ses dirigeants, ses concurrents, ses clients, ainsi que sur le produit ou les services qu'elle propose.

Prenez les devants

Montrez de l'intérêt pour la compagnie pour laquelle vous postulez. N'hésitez pas à poser des questions. Soyez à l'écoute de votre interlocuteur.

Soyez éloquent

Privilégiez les phrases courtes et utilisez des verbes d'action afin de rythmer la conversation.

Véhiculez une image professionnelle

Respectez les codes vestimentaires :

Pour les hommes : costume, chemise, cravate et chaussures de ville. Optez pour les tons sobres tels le noir, le gris et le bleu marine.

Pour les femmes : tailleur et chaussures de ville. Évitez les teintes criardes ou les parfums trop odorants.

Adoptez une gestuelle irréprochable

Privilégiez le contact visuel avec votre interlocuteur. Ne croisez pas les jambes. Tenez-vous droit, les pieds posés au sol et les mains sur le bureau. Essayez d'être vous-même, dans la mesure du possible.

Étudiant par défaut

L'entrée sur le marché du travail est un moment attendu par beaucoup d'étudiants. Toutefois, quand CV et lettres de présentation restent sans réponse, certains diplômés choisissent de reprendre les cours dans l'espoir d'augmenter leurs chances de décrocher un emploi.

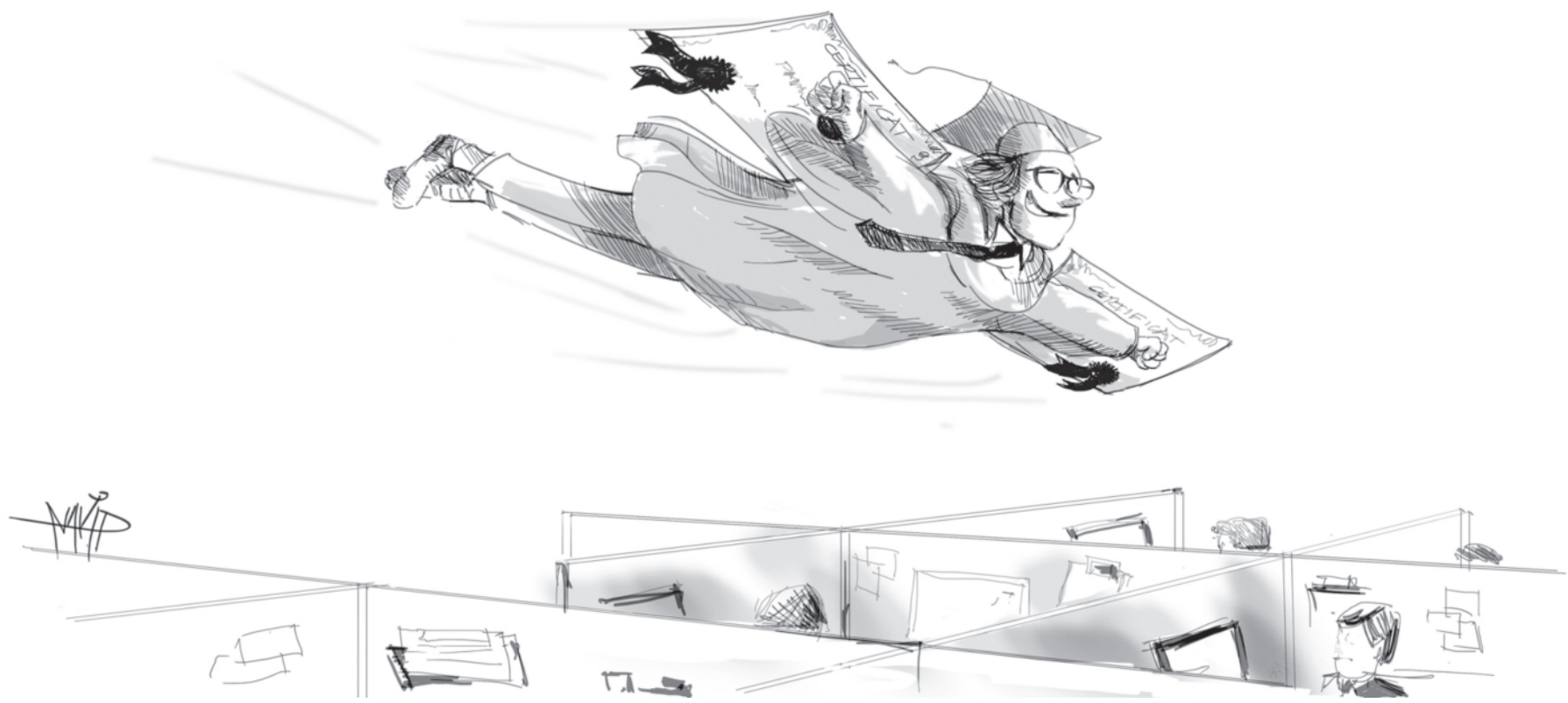


ILLUSTRATION: NAVID MOGHADDAM

« *Je n'avais pas les compétences ou je manquais d'expérience selon les recruteurs,* raconte la diplômée en études cinématographiques Valérie Comtois. *On ne m'offrait que des stages à temps plein non rémunérés.* » Après trois mois de recherches infructueuses dans le domaine des festivals de cinéma, elle a décidé de réviser sa stratégie en s'inscrivant au certificat en gestion philanthropique. « *En regardant les offres d'emploi, j'ai réalisé qu'on demandait souvent de l'expérience en gestion dans le domaine des organismes à but non lucratif* », souligne-t-elle. C'est ce qui l'a poussée à s'inscrire au certificat, malgré sa volonté de quitter l'université pour occuper un emploi.

Définir un plan, comme l'a fait Valérie, est essentiel pour qu'un retour aux études soit efficace, convient la conseillère en orientation au Centre étudiant de soutien à la réussite (CÉSAR) Karine Donnelly. « *Il faut bien définir son projet d'étude en connaissant les qualifications requises par les employeurs et le type d'entreprises dans lequel on souhaiterait travailler* », illustre-t-elle. Dans un tel cas, il peut être judicieux de reprendre des cours si cela semble nécessaire pour atteindre l'objectif fixé.

La nature de la formation entreprise peut aussi appeler la poursuite de nouveaux diplômes. « *Avec une formation plus théorique, comme la sociologie ou l'anthropologie, c'est souvent pertinent d'aller chercher une spécialisation supplémentaire* », juge le conseiller au service emploi du CÉSAR Yan Galarneau.

Diplômée à la maîtrise en politique internationale, Marie-Hélène Caron-Melançon a vécu cette situation. « *Comme le domaine des sciences politiques ne mène pas à l'obtention d'un titre professionnel, la spécialisation me semblait inévitable pour me démarquer* », estime-t-elle. Malgré le certificat en coopération internationale qu'elle a complété à temps partiel, ses démarches n'ont toutefois pas été tellement plus simples. « *Les coupes de budget dans les Organisations non gouvernementales (ONG) compliquent la recherche d'emploi dans le domaine,* explique-t-elle. *Je n'ai jamais été rappelée en trois ans.* »

Quand s'arrêter ?

Sur le terrain, il n'est effectivement pas toujours facile de savoir à quel moment reconsidérer ses options. « *Quand la motivation n'y est plus, que ce soit après cinq refus ou 50, il faut aller chercher l'aide d'un professionnel* », conseille Mme Donnelly. À l'UdeM, plusieurs spécialistes sont disponibles pour aider les étudiants et les diplômés, tant à évaluer les programmes d'études qui pourraient les aider qu'à trouver de nouvelles façons d'appréhender la recherche d'emploi.

C'est plutôt en étudiant les exigences des employeurs que Marie-Hélène a finalement choisi d'entamer une nouvelle maîtrise à l'UQAM, en gestion de projet cette fois. « *La réalité du marché du travail évolue constamment,* croit M. Galarneau. *Au bout de trois ans, les exigences ne seront peut-être pas les mêmes, et il faut s'y adapter, entre autres en faisant une nouvelle formation.* »

La professeure titulaire en gestion des ressources humaines à HEC Anne Bouhris admet que la situation a changé au cours des dernières décennies. « *Le plus grand pourcentage de gens qui possède un baccalauréat fait que les diplômés se distinguent moins* », concède-t-elle.

Selon M. Galarneau, cumuler les diplômes peut à la fois donner du sérieux à une candidature tout autant que lui nuire. « *Une personne qui a plusieurs formations sans lien entre elles peut donner l'image qu'il n'a pas terminé son exploration ou qu'il a de la difficulté à se fixer* », soulève-t-il.

De son côté, Mme Bouhris soutient que tout est dans la façon de le présenter. « *Si le candidat explique son changement de parcours de façon cohérente, l'employeur ne devrait pas avoir une perception négative* », pense-t-elle.

Faire le grand saut

« *Il faut bien penser aux motivations qui amènent le diplômé à entreprendre une formation, sinon le fait de retourner aux études ne fera que repousser le problème* », soutient M. Galarneau. La peur du marché du travail, souvent inconsciente, est aussi une des raisons qui poussent beaucoup de diplômés qu'il rencontre à vouloir entamer une nouvelle formation.

« *Certains ont l'impression qu'ils n'auront plus le droit à l'erreur une fois sur le marché du travail, et cela les effraie beaucoup* », souligne Mme Donnelly. Selon elle, il s'agit d'une des pires raisons pour entamer une formation. Il vaut mieux désamorcer cette crainte en rencontrant des gens du milieu ou en faisant un stage pour mieux apprivoiser ce nouvel environnement. Elle rappelle que les études doivent être considérées comme le point de départ d'une carrière et non comme sa finalité.

KATY LAROUCHE

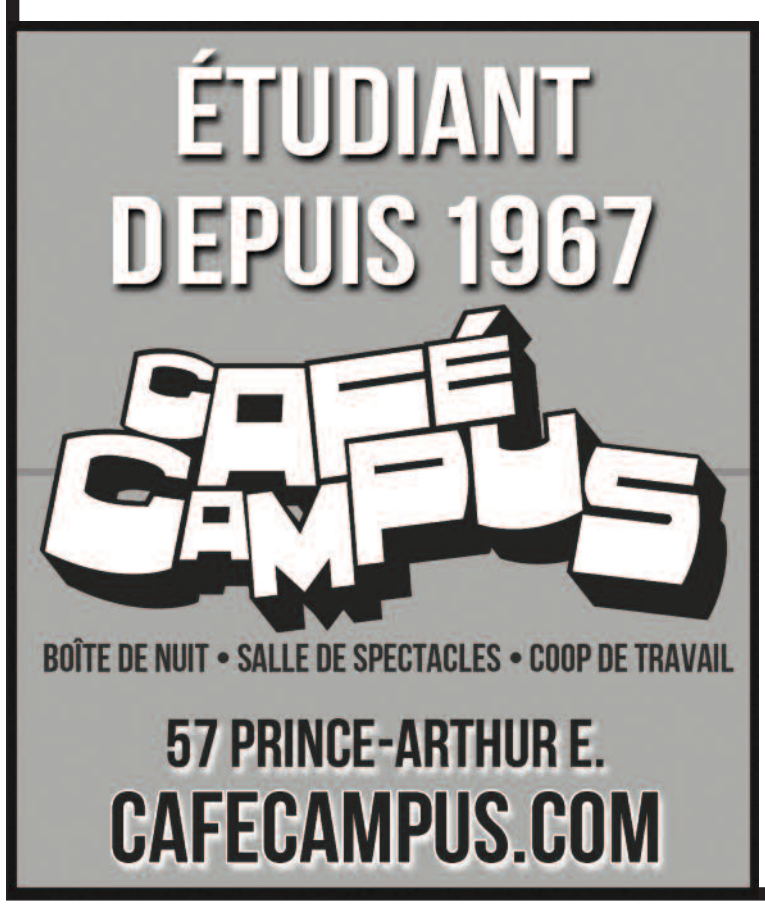


PHOTO : ISABELLE BERGERON

Les transports en commun sont souvent l'occasion pour les étudiants de s'adonner à différentes activités.

Le temps d'un trajet

Lire, écouter de la musique ou naviguer dans internet sont autant d'activités que pratiquent les étudiants durant les déplacements en transport en commun. Si ce dernier est souvent moins rapide que l'automobile, il permet toutefois aux étudiants de gagner du temps en accomplissant des tâches qu'ils n'ont pas eu le temps de réaliser.

« *Je fais toujours quelque chose, et souvent, je fais ce que je n'ai pas eu le temps de faire à la maison* », précise l'étudiant en année préparatoire Elvis Leon. *En transport en commun, je lis mes courriels, je texte, je vais sur Facebook, je regarde des vidéos, j'achète des coupons en rabais sur Groupon.* » Toutefois, lorsqu'il prend le métro et qu'il est sans accès internet, il profite au maximum des 20 minutes du trajet pour faire ses devoirs ou étudier.

> *« En entrant dans le métro, notre statut change. On devient un usager du métro. Le comportement des étudiants n'est pas réellement différent de celui des autres groupes. »*
>
> **VINCENT PARIS**
> Professeur de sociologie au Cégep de Saint-Laurent

Contrairement au déplacement en voiture, le transport en commun permet de faire des activités autrement impossibles. L'étudiante en linguistique Myriam Dali, qui passe quotidiennement plus d'une heure à voyager, profite de ses déplacements pour avancer dans ses lectures. « *Dans le métro, je lis pour les études, mais aussi pour le plaisir,* mentionne-t-elle. *J'ai toujours un livre sur moi. C'est parmi les seuls moments que je trouve pour lire.* »

La Société de transports de Montréal (STM) a d'ailleurs lancé le service *Lire vous transporte*, qui permet de télécharger le premier chapitre de nombreux livres. « *Pour plusieurs, le déplacement en métro représente le seul moment dans la journée où l'on peut lire et se laisser absorber par un autre univers pendant qu'on se laisse transporter* », déclare la conseillère corporative à la STM Kim Bélanger.

L'étudiante en économie et politique Maria Towo alterne entre deux activités dans les transports. « *Lorsque je viens à l'école, j'écoute surtout de la musique, mais dans des trajets plus longs, je vais prendre le temps de lire,* détaille l'étudiante, qui habite à deux stations de métro de l'UdeM. *Surtout si je suis dans le métro.* »

Chauffeur d'autobus pour la STM depuis près de 14 ans, Hervé Elie est d'avis que la technologie diversifie les activités des voyageurs. « *Quand j'ai commencé comme chauffeur, les gens étaient plus occupés à faire de la lecture, à lire les journaux comme* Métro *ou* 24 heures, se rappelle-t-il. *Avec le phénomène des téléphones intelligents, les gens utilisent plus leurs cellulaires pour s'occuper.* »

Si certaines occupations étudiantes ne perturbent pas le voyage des autres passagers, quelques-unes peuvent déranger. La STM a lancé en janvier dernier la campagne *Bien voyager ensemble* afin d'encourager des attitudes civiques chez les passagers. Un des objectifs de la campagne : mettre un frein à certaines personnes qui imposent leur musique aux autres. En 2013, la STM a reçu 118 plaintes à cet effet. « *Il est nécessaire de faire de telles campagnes comportementales, car le réseau est de plus en plus achalandé ; il devient alors important de nous soucier de la collectivité autour de nous,* convient la conseillère corporative à la STM, Isabelle Tremblay. *Nous avons toujours de nouveaux clients dans le réseau, et il est important de les sensibiliser aux comportements souhaités.* »

Toutefois, le professeur de sociologie au Cégep de Saint-Laurent Vincent Paris souligne que ce genre de comportement n'est pas propre aux étudiants ou aux jeunes. « *En entrant dans le métro, notre statut change,* soutient-il. *On devient un usager du métro. Le comportement des étudiants n'est pas réellement différent de celui des autres groupes.* » L'année dernière, M. Paris a effectué une étude sur les comportements des usagers dans les wagons de métro.

Observer pour comprendre

L'étudiante en service social Cilia Molina passe près d'une heure et demie par jour dans les transports en commun. Un de ses passe-temps favoris durant ces voyages est d'observer son entourage. « *Dans l'autobus, je regarde plus par la fenêtre,* explique-t-elle. *Dans le métro, j'aime regarder les personnes. L'expression de leur visage, comment elles se tiennent, comment elles sont habillées. Ça me donne de l'information sur elles.* »

Selon Vincent Paris, observer les réactions des individus seuls et en interaction les uns avec les autres est une activité intéressante. « *Imaginer la scène comme un écran de cinéma et observer les rôles que chacun emprunte, sans jugement, pour ne pas sauter à des conclusions biaisées,* dit-il. *Cela nourrit l'imagination et la curiosité humaines.* »

Ce que Cilia fait durant ses déplacements dépend aussi beaucoup de son humeur : elle peut lire ou méditer les yeux ouverts. Elle considère le métro comme un espace calme. « *Méditer m'aide à faire la transition entre ma journée et mon arrivée à la maison,* estime l'étudiante. *Je me prépare pour rentrer chez moi dans un autre état.* »

Si certaines activités sont récurrentes chez les étudiants, elles ne sont pas prédéterminées par les différents modes de transport en commun, mais changent en fonction de la longueur du trajet et de l'humeur.

KARINA SANCHEZ

Renaud, ancien étudiant de l'UdeM, reproche à l'Université de ne pas assez faciliter la vie des étudiants atteints du syndrome d'Asperger comme lui.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

Autiste et étudiant

La réalité des étudiants atteints du syndrome d'Asperger, une forme d'autisme, est peu connue. En 2013, ils étaient quinze à suivre leurs études à l'UdeM. Ces étudiants, qui ont souvent d'excellentes capacités intellectuelles, ont leurs propres besoins, et leur réussite dépend de leur accès à des services spécifiques. Malgré les services proposés par l'UdeM, certains de ces étudiants décident de la quitter.

« *Je n'ai pas aimé la paperasse que je devais signer, j'ai d'autres choses à faire que de constamment prouver aux institutions que je suis Asperger* », critique l'ancien étudiant en histoire Renaud Hobden. Il a décidé d'abandonner l'Université après deux ans pour commencer une technique en documentation qu'il complète actuellement au Collège de Maisonneuve. Malgré d'excellentes notes, il a été découragé par l'inconstance de son cursus ainsi que par les faibles perspectives d'emploi qui s'offraient à lui. « *Je ne sais pas quelle carrière j'aurais pu entamer avec un tel diplôme* », dit-il.

« Ce qui est bien, c'est qu'au cégep, il y a une proximité des services, alors qu'à l'Université, je devais constamment marcher entre les pavillons Jean-Brillant et J.-A.-DeSève afin d'en bénéficier. »

RENAUD HOBDEN
Ancien étudiant en histoire à l'UdeM

Le syndrome d'Asperger est un trouble envahissant du développement. « *Ce syndrome affecte la communication, les interactions sociales et atteint le plan sensoriel* », explique l'intervenante à Autisme Montréal Nathalie Boulet. Les symptômes peuvent conduire à une crainte constante de l'inconnu, confinant ainsi les Aspergers à une routine très rigide et causant des difficultés de socialisation. « *Ils sont dotés d'une intelligence normale, même parfois supérieure à la moyenne* », complète-t-elle. Souvent solitaires, ils ont de la difficulté à interagir et à communiquer avec les autres.

Des ressources éloignées

« *Ce qui est bien, c'est qu'au cégep, il y a une proximité des services, alors qu'à l'Université, je devais constamment marcher entre les pavillons Jean-Brillant et J.-A.-DeSève afin d'en bénéficier* », se souvient Renaud. Pour avoir accès aux services proposés par l'UdeM, Renaud recevait chez lui les documents qu'il devait signer et poster afin de confirmer son accès aux services.

Ce n'est pas le cas au cégep dans lequel il lui est possible de les compléter et de les remettre sur place pour profiter des ressources : accès à un cubicule pour ses examens, temps supplémentaire afin de les compléter, service de tutorat, preneur de notes lors de ses cours, enregistreuse automatique. « *Le problème n'est pas lié au professionnalisme des personnes qui m'ont suivi, mais bien à un manque de personnel dû probablement à un manque de ressources* », nuance-t-il.

Pourtant, le Soutien aux étudiants en situation de handicap (SESH) a pour mission de veiller à la coordination des services offerts à ces étudiants, de les informer, de les conseiller et de promouvoir leurs intérêts tout en favorisant leur intégration scolaire. Toutefois, il n'y a pas de politique spécialement conçue pour ces étudiants. « *Nous y allons toujours au cas par cas, car personne ne s'organise de la même façon,* spécifie le responsable du SESH, Nicolas Fortin. *Certaines personnes demanderont une augmentation du temps afin de faire leurs examens alors que pour d'autres, il s'agira de les aider pour leur organisation du temps.* »

La transition entre le cégep et l'université est aussi importante. Le SESH propose une aide pour l'effectuer. « *On fournit généralement un accompagnateur aux personnes qui en font la demande* », affirme le conseiller au SESH Baudouin Cardyn. Ce tuteur peut alors aider l'étudiant à s'adapter à son nouvel environnement en lui faisant visiter le campus.

La doctorante en biologie anthropologique à l'UdeM Émeline Raguin a été accompagnatrice pour l'un des étudiants atteints du syndrome d'Asperger. « *Je l'aidais à visiter le campus, à lui faire découvrir l'Université et j'étais surveillante lors de ses examens, car il avait son propre local* », relate l'étudiante. Toutefois, elle concède qu'elle n'était pas au fait de son état. « *Nous n'avons pas accès à leur diagnostic* », dit-elle.

L'UdeM n'est pas la seule université à proposer des services aux étudiants atteints du syndrome d'Asperger. « *L'établissement travaille en amont avec les collèges associés, soit le Vieux-Montréal et Montmorency* », soutient la porte-parole de l'UQAM, Jenny Desrochers.

Même la famille proche est contactée et invitée à participer au processus. « *Nous nous organisons afin de leur faire visiter les lieux, nous les informons des différents services, comme du mentorat et du tutorat que nous pouvons leur offrir afin de créer un environnement propice à leur insertion* », assure la porte-parole de l'UQAM. Les professeurs sont aussi sensibilisés afin d'accueillir ces étudiants dans leur classe. « *Si nous jugeons que l'étudiant n'est pas prêt, pour diverses raisons, à entrer dans notre université, nous lui proposons d'autres options* », explique-t-elle. Cette année, l'UQAM a recensé une dizaine d'étudiants Asperger.

Si certains étudiants Asperger ont des problèmes à l'université, ce n'est pas en raison de difficultés d'apprentissage. « *Ils n'ont pas de déficience intellectuelle et apprennent très bien, mais différemment* », affirme le psychiatre au Centre de recherche de l'Institut universitaire de santé mentale de Montréal, le Dr Baudouin Forgeot d'Arc. Pour ce spécialiste, il est tout à fait possible pour ces étudiants d'obtenir un diplôme universitaire puisque les problèmes rencontrés sont d'un autre ordre. « *Il faut surtout savoir s'organiser, faire face à des environnements changeants, surmonter le stress avant les examens, et même travailler en groupe,* énumère le docteur. *Lorsque nous recommandons un étudiant ayant ce type de diagnostic dans une université, celle-ci répond généralement bien.* » Il indique qu'il faudrait davantage sensibiliser les gens en leur faisant comprendre qu'un étudiant peut avoir de la valeur tout en étant différent. Cela aiderait grandement l'insertion des étudiants atteints d'Asperger sur le marché du travail.

DAVID PROVOST ROBERT

Cap sur les étudiants artistes

Lors de son dernier congrès annuel, la Fédération des associations étudiantes du campus de l'UdeM (FAÉCUM) a annoncé qu'elle s'engageait à « travailler activement à intégrer des artistes du campus dans les activités culturelles et récréatives de la Fédération ». Une bonne nouvelle pour les étudiants artistes, qui peinent à trouver une structure pour se mettre en valeur.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

L'étudiante au baccalauréat en économie politique et artiste Kenza Belhadj se réjouit des nouveaux objectifs de la FAÉCUM.

« *Il est primordial pour la FAÉCUM d'aider nos artistes de diverses manières* », croit le coordonnateur entrant à la vie de campus, Kevin L'Espérance. Il envisage notamment de travailler de concert avec UdeMusik – un regroupement de musiciens – et avec la radio étudiante CISM, dans le but d'encourager la relève locale.

« Il serait facile d'offrir un espace où les étudiants artistes pourraient exposer leurs œuvres. »

OLIVIER CORNEAU
Diplômé de HEC

Lorsque l'auteure-compositrice-interprète Grenadine alias Julie Brunet était étudiante à l'UdeM, de 2003 à 2011, en anthropologie, en archéologie, puis en journalisme, elle n'a reçu aucun soutien de la part de l'Université pour développer son talent de musicienne. *« Mes activités musicales n'avaient rien à voir avec mon cheminement universitaire »,* raconte-t-elle. Celle qui vit aujourd'hui de ses compositions applaudit le nouvel objectif de la FAÉCUM. *« C'est déjà difficile de concilier les études, la musique, le travail et les obligations familiales, tout soutien ne peut être que bienvenu »,* résume-t-elle.

Le grand spectacle de la rentrée serait une vitrine privilégiée par la FAÉCUM pour inclure davantage de musiciens étudiants, à la suite d'une demande qui a notamment émané d'UdeMusik. Son président, Stewart de Moya, qui avait réussi à jouer lors du spectacle de 2012, a constaté que les artistes étudiants étaient sous-représentés. *« J'ai défendu mon point à travers mon association des étudiants d'économie politique* [AEEPUM], indique-t-il. *Cela a permis à la FAÉCUM de comprendre qu'il y avait des étudiants passionnés en musique qui voulaient se faire connaître. »*

Selon Kevin, cette idée a été discutée au sein de la Fédération. *« On veut le faire, mais il n'y a rien de précis pour le moment,* explique-t-il. *On ne peut pas le garantir. »*

La FAÉCUM prévoit par ailleurs que la musique ne sera pas la seule forme d'art qui sera exploitée. *« Nous tenterons aussi de joindre des artistes étudiants dans des milieux moins connus, comme la peinture »,* assure le futur coordonnateur. La Fédération envisage d'offrir son soutien logistique et promotionnel pour des événements artistiques tels que des expositions.

Un manque à pallier

L'artiste visuel spécialisé en art performatif Olivier Corneau, diplômé de HEC depuis deux ans, vit de son art depuis un an à peine. S'il vend aujourd'hui ses toiles jusqu'à Paris et est invité à des performances artistiques à New York, c'est sans aucun soutien de la part de la communauté universitaire qu'il a réussi à se faire une place. Il déplore le peu de promotion des arts qui était fait sur le campus. *« Il serait facile d'offrir un espace où les étudiants artistes pourraient exposer leurs œuvres,* pense-t-il. *Il serait aussi intéressant de lancer une bourse pour ces étudiants qui travaillent fort en marge des cours pour faire évoluer leur démarche artistique. »*

L'étudiante au baccalauréat en économie politique Kenza Belhaj est du même avis. Musicienne et auteure-compositrice dans ses temps libres, elle peinait à évoluer musicalement seule tout en poursuivant ses études. *« Plusieurs personnes de mon entourage m'encourageaient à me lancer, mais je ne connaissais aucune communauté de musiciens dans ma situation,* dit-elle. *Si je n'avais pas trouvé UdeMusik, je ne me serais pas mise en avant ; je ne me serais pas autant améliorée. »* Kenza est convaincue que la communauté universitaire ne déploie pas suffisamment d'efforts auprès de ses artistes.

La jeune chanteuse croit que les nouveaux objectifs de la FAÉCUM sont une excellente nouvelle. Qui plus est, elle se montre emballée à l'idée de performer lors des activités de la Fédération. *« Ce serait une occasion incroyable pour moi de me faire connaître en plus de me familiariser avec la scène. »* Elle croit que plusieurs autres artistes seraient intéressés.

RAPHAËLLE CORBEIL

Anciens ÉTUDIANTS de l'UdeM…	… ils sont DEVENUS des ARTISTES ÉMERGENTS
Francis Mineau diplômé du baccalauréat en littérature française	Membre du groupe de rock indépendant **Malajube**, il a désormais son projet solo **Oothèque**
Rodolphe Demers diplômé du baccalauréat en science politique	Rappeur connu sous le pseudonyme **Rod Le Stod**
Julie Brunet · diplômée du baccalauréat en anthropologie, d'une maîtrise en archéologie et du certificat en journalisme	Auteure-compositrice-interprète connue sous le pseudonyme **Grenadine**
Donavan Nguon diplômé du baccalauréat en pharmacie	Auteur-compositeur connu sous le pseudonyme de **Visrei**
Renaud Hallée diplômé du baccalauréat en musiques numériques	Réalisateur de courts-métrages musicaux projetés dans de nombreux festivals de films d'animation dans le monde, primé à deux reprises et auteur d'un film pour l'**Office national du film**

PHOTO : ISABELLE BERGERON

Les membres de La mystérieuse société secrète de la confrérie ont utilisé des pseudonymes parfois ironiques pour signer leurs textes.

Les *Anonymous* de l'UdeM

Douze étudiants de l'UdeM ont lancé le 12 avril dernier *Le Treizième*, un recueil de nouvelles, de récits et de poèmes dans lequel ils entretiennent le flou le plus total sur l'auteur de chaque texte. Tous font partie d'un collectif d'écriture créé il y a deux ans nommé La mystérieuse société secrète de la confrérie (MSSC).

« *Le titre est à la fois mystérieux et ironique,* explique l'étudiante en création littéraire et écriture scénaristique Lydia Képinski. *On voulait trouver un nom absurde.* »

Le nom de ce collectif a particulièrement surpris la professeure adjointe au Département de littératures de langue française Claire Legendre, qui dispense le cours de création littéraire. « *Cela m'a d'abord vraiment étonnée, avant de m'apparaître comme un pacte ludique,* relate-t-elle. *Et ça fait partie du labyrinthe proposé au lecteur.* »

«L'utilisation des alter ego *nous oblige à endosser collectivement les douze textes.»*

JULIETTE PÉRIERS-DENIS
Étudiante en création littéraire
et écriture scénaristique

C'est durant le cours de Mme Legendre, en 2012, qu'est venue l'idée de ces étudiants de monter un projet littéraire. « *C'est né d'une envie d'écrire, de se lire,* se rappelle l'étudiante en création littéraire et écriture scénaristique Juliette Périers-Denis. *Dans le fond, c'était un cercle d'écriture.* »

Un projet collectif d'abord

En décidant de garder secrète leur identité, les douze étudiants ont voulu mettre en avant un travail collectif. « *Chacun de nous a écrit un texte en utilisant un* alter ego, précise Juliette. *L'utilisation des* alter ego *nous oblige à endosser collectivement les douze textes.* »

Ainsi, au lieu d'inscrire leur véritable identité au bas de chaque texte, les membres du collectif ont utilisé des pseudonymes parfois ironiques. Choisis au hasard, *La justicière démasquée, Le truand* ou *La vieille et l'ennui* représentent quelques-uns des auteurs des douze textes. « *On ne voulait pas que ce soit de la publicité personnelle* », souligne Lydia.

Mme Legendre félicite quant à elle cette création à plusieurs, de l'initiative jusqu'au lancement. « Le Treizième *n'est pas juste un recueil, c'est un projet multiforme et transdisciplinaire, avec des images, des personnages et des hétéronymes créés sur mesure pour chacun des auteurs* », détaille-t-elle.

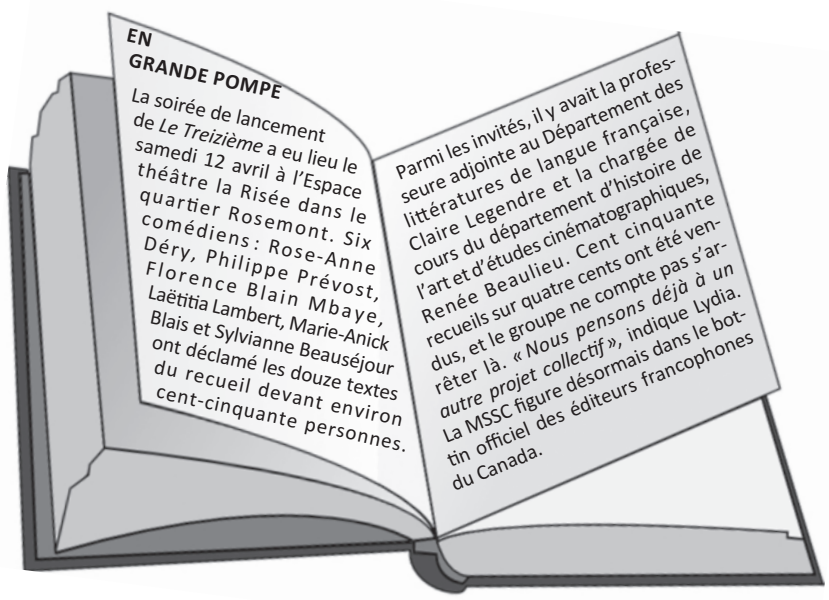
Continuer à créer

Le projet est né pour pallier un manque de pratique en création littéraire. « *On trouvait qu'on n'avait pas assez de cours en création littéraire,* se rappelle Lydia. *Une fois le cours de Mme Legendre terminé, on s'est dit qu'on allait continuer à écrire chacun un texte par semaine et s'autocorriger.* » Sur une cinquantaine d'étudiants, douze se sont montrés emballés par le projet et ont commencé à se rencontrer une fois par semaine.

L'étudiant en études cinématographiques Maxime Harvey apprécie l'idée de se faire corriger par ses collègues ou de récolter leurs remarques sur ses écrits. « *Ça me permet de prendre du recul sur mon travail,* affirme-t-il. *Au final, on fait un meilleur travail.* »

C'est après des semaines d'écriture et d'autocorrections qu'est né *Le Treizième.* « *C'était difficile de faire en sorte que douze étudiants s'accordent sur un thème*, confie Juliette. Le Treizième *représente l'absent.* » Il s'agit là d'une autre façon de renforcer le mystère qui entoure la MSSC.

ANSOU KINTY



Coup de crayon et poésie

Les noms des lauréats du Concours interuniversitaire de bande dessinée ont été dévoilés au Centre d'exposition de l'UdeM le 3 avril dernier. Qu'ils tentent de faire passer un message ou de faire rire, ces bédéistes amateurs prennent avant tout du plaisir à partager leur art, à la fois narratif, visuel et ludique.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

Julien Porquet a remporté le 3e prix au Concours interuniversitaire de bande dessinée.

Soixante-cinq bandes dessinées ont été soumises pour ce concours par des étudiants de douze universités francophones du Canada. Le premier prix a été remis à l'étudiant à la maîtrise en création littéraire à l'Université Laval Anthony Charbonneau-Grenier pour *Ludvig*. Il s'agit de l'histoire d'un éphémère, petit insecte de la forêt dont la vie se termine avec le coucher du soleil. *« Ce que j'aime, c'est la contrainte créative imposée par un thème et des règles, c'est stimulant,* s'enthousiasme le lauréat. *Aussi, le concours permet de voir ce qui se fait ailleurs. »*

Le thème de cette année : « éphémère ». *« Je me suis dit que le sujet était classique*, se souvient l'étudiant en anthropologie à l'UdeM Julien Porquet, qui a remporté le troisième prix. *Mais ça collait particulièrement bien à la bande dessinée, car c'est un art séquentiel où chaque case correspond à une unité de temps. »*

Lorsqu'il dessine, Julien s'inspire du cinéma. *« Entre deux plans, il y a une éclipse, et cet entre-deux peut durer dix mille ans,* souligne-t-il. *Ce temps est relatif pour chacun. »*

La réalisation de Julien, *La relativité des montagnes,* est une image répétitive qui se développe en vingt-quatre cases, soit vingt-quatre temps, et qui se termine par : *« C'est déjà fini ? »* Une fin mystérieuse, pour son lecteur comme pour l'artiste. *« Je n'étais pas sûr que le public serait sensible à ma fin, mais c'était un pari à prendre,* confie l'artiste. *Ce qui m'intéressait, c'était de faire une BD qui parlerait de la bande dessinée. Et la particularité qu'on a dans cet art, c'est qu'on a la possibilité d'étirer le temps. »*

Le jury était composé du bédéiste, blogueur et fondateur des *Éditions Pow Pow* Luc Bossé, de la bédéiste et critique Aurore Lehmann, et du libraire spécialiste en BD à Le port de tête Martin Dubé. Ce dernier a vraiment apprécié l'œuvre de Julien. *« Il y avait quelque chose de rythmique, j'aimais bien le coup de crayon aussi,* soulève-t-il. *Je trouvais qu'il y avait une atmosphère qui sortait de chaque case. »*

Message et construction

Julien pense que pour réussir à séduire les juges, il faut avoir quelque chose à exprimer. *« Il faut se poser la question de ce qu'on veut dire,* croit-il. *En art en général, il ne faut pas hésiter à aller voir ailleurs, essayer de faire des liens entre les disciplines. »* Son message : l'éphémère est relatif. La notion de temps n'est pas la même pour une montagne ou pour un éphémère. Il ajoute qu'en dessin, et en art en général, il faut passer sa vie à désapprendre. *« Il y a des techniques, mais il faut chercher à les dépasser »,* précise-t-il.

Anthony, pour sa part, pense que ses études en création littéraire l'aident beaucoup. *« Mon conseil pour un bédéiste, c'est de ne pas forcer sur le dessin, mais sur le message »,* dit-il. Anthony envisage de faire de la bande dessinée son métier et il en fait déjà son sujet de mémoire. *« J'essaye d'allier la création littéraire et mon expérience en dessin »*, explique-t-il.

Les deux bédéistes sont unanimes sur l'importance d'un message personnel à faire passer. Néanmoins, le coup de crayon et la construction ne sont pas à négliger, tout en restant simples et épurés.

ANASTASSIA DEPAULD

Université d'Ottawa | University of Ottawa

Votre avenir?
Les sciences en sont la clé.

Vous pensez poursuivre des études supérieures?
Vous avez déjà fait une demande?
Venez explorer votre programme d'études
et rencontrer un directeur de thèse potentiel.
Subventions de voyage disponibles.

www.decouvrezuOttawa.ca sous « Venez nous rencontrer »

uOttawa

Dessine-moi Montréal

Les férus de dessin auront l'occasion d'exercer leur passion en plein air dans le cadre de l'atelier Dessin dans la ville organisé par le Service des activités culturelles de l'UdeM (SAC) du 13 mai au 11 juin prochains. Une activité estivale tout indiquée pour découvrir Montréal sous un nouvel angle.

PHOTO : ISABELLE BERGERON

Le professeur d'art Gianni Giuliano abordera notamment avec ses élèves les procédés picturaux du croquis.

Durant les cinq séances de dessin données par le professeur d'art à l'UdeM Gianni Giuliano, les participants, munis de leurs crayons à mine grasse, de leurs fusains, de leurs pastels et de leurs tablettes à dessin, reproduiront différents sites extérieurs de Montréal : HEC, l'Oratoire Saint-Joseph, le Musée d'art contemporain et le Vieux-Port. Un cinquième site reste à déterminer. *« Je cours souvent à pied dans la ville, et je trouve les secteurs de l'Oratoire et de la Place des Festivals très beaux »,* assure M. Giuliano.

> *« Les perspectives, les édifices, la façon dont les rues se rejoignent, tout cela est très intéressant. »*
>
> **GIANNI GIULIANO**
> Professeur d'art à l'UdeM

L'ambiance extérieure se mue en source d'inspiration. *« Il y a du mouvement, du bruit et des passants,* relève le professeur. *L'odeur, le paysage, la chaleur, tout ce qui nous entoure est interprété différemment d'une personne à l'autre. J'encouragerai les participants à transposer cette sensibilité dans un espace pictural. »*

M. Giuliano inculquera notamment des notions de cadrage, de profondeur de champ, de point de fuite, mais également de composition, telle que la combinaison de l'organique et du géométrique. *« Les perspectives, les édifices, la façon dont les rues se rejoignent, tout cela est très intéressant »,* fait-il remarquer.

L'étudiante en neuropsychologie clinique Rosemarie Perreault s'est inscrite après avoir renoué avec son ancien passe-temps. *« Mon cursus est très scientifique,* raconte-t-elle. *Je dessinais beaucoup à l'adolescence, et ça me manquait. J'ai redécouvert cet art grâce aux cours de dessin I et II, que j'ai suivis à l'automne au SAC pour le plaisir. »*

L'étudiante en psychologie Isabele Zdebsky Monteiro, passionnée de dessin et de peinture, participe également à Dessin dans la ville, une occasion pour la Brésilienne en échange étudiant de découvrir Montréal. *« Ces dessins de lieux notoires de la ville m'importeront, car ils seront pour toujours un souvenir concret de mon séjour ici lorsque je serai partie »,* dit-elle.

Ce cours permet de surcroît aux étudiants montréalais de redécouvrir d'un œil plus artistique leur propre métropole. *« À la longue, on passe devant de beaux sites sans leur accorder d'attention,* explique Isabele. *Pour dessiner, il faut porter attention aux détails, comme le marbre de l'Oratoire, qui est situé au haut du mont Royal. »*

En cas d'intempéries, les artistes se réfugieront à l'intérieur des établissements. *« Je dois trouver un plan B pour chaque soir,* mentionne M. Giuliano. *L'intérieur de l'Oratoire et de la Place des Arts n'est pas un problème. On m'a aussi parlé de la Gare Windsor. »*

Étant donné que les étudiants se joignent de façon ludique à cet atelier non crédité, le professeur entend jauger ses interventions en conséquence. *« Demander aux étudiants de travailler à la maison des techniques que je leur aurai exposées s'opère mal dans ces circonstances,* admet-il. *Je souhaiterais que le cours leur donne la piqûre, et qu'ils aient envie de dessiner à la maison. »*

Il se penchera sur les procédés picturaux du croquis et du dessin final avec ses étudiants. *« Je compare le développement d'un dessin à un corps humain : le squelette est le croquis, qui capte l'essence, auquel s'ajoutent les muscles, et finalement, la peau, le dessin final »,* illustre-t-il.

Sortir de sa zone de confort

Manier le crayon en plein air permettra aux étudiants, tout comme au professeur, de sortir de l'enceinte d'une salle de cours. *« Cela m'extirpera de ma zone de confort pour me confronter à des lignes plus géométriques et à des perspectives panoramiques, moi qui suis familier avec le figuratif, le corps humain,* indique M. Giuliano. *Je pressens une ambiance singulière et stimulante. »*

Il s'agira d'une première expérience en matière de dessin architectural pour Isabele. *« J'apprendrai énormément sur le plan technique »,* estime celle qui dessine surtout des modèles humains et des objets.

La lumière naturelle du soleil est un paramètre qu'on ne retrouve pas entre quatre murs. *« La clarté du soleil fait beaucoup varier les ombrages,* souligne M. Giuliano. *Dans le cours Dessin – Modèle vivant, on n'utilise que quelques projecteurs, plongeant la classe dans la pénombre. Avec Dessin dans la ville, on baignera au contraire dans la lumière la plus totale. »*

Pour les friands d'art, l'atelier Dessin dans la ville peut également être une façon attrayante de profiter du retour des beaux jours.

CAROLINE BERTRAND

Atelier Dessin dans la ville
Les mercredis, du 14 mai au 11 juin
18 heures à 20 heures
Prix étudiant : 50 $

QUARTIER L!BRE TE SORT !

TROIS SORTIES CULTURELLES SANS SE RUINER

par RAPHAËLLE CORBEIL

INSTALLATIONS
Toucher l'ambiguïté

La Biennale internationale d'art numérique, qui propose un parcours artistique entièrement dédié à l'art numérique, offre dès le 3 mai une exposition de l'artiste allemande Kerstin Ergenzinger intitulée *Toucher l'ambiguïté*. Elle y présentera deux installations au centre Oboro. *Rotes Rauschen* puise des ondes de basses fréquences à même le sol grâce à un sismographe. *« Les ondes que la Terre émet agissent sur notre façon d'être en tant qu'humain, mais aussi sur les animaux et les plantes »,* souligne la codirectrice générale et directrice artistique du centre Oboro, Claudine Hubert. L'autre œuvre, *Whiskers in Space* est composée de fines structures sensibles réagissant aux microcourants d'air générés par ses propres mouvement et ceux des visiteurs.

Toucher l'ambiguïté
Visite commentée avec l'artiste le 3 mai à 17 heures
Gratuit • OBORO • 4001, rue Berri, local 301

EXPLORATION AUDIOVISUELLE
Dérapage 14

Dérapage 14 est un événement unique qui invite chaque année des artistes vidéastes, débutants ou professionnels, à créer une production audiovisuelle non narrative. Les participants avaient jusqu'au 17 avril dernier pour soumettre leur œuvre audiovisuelle originale, d'une durée maximale de trois minutes. Le 6 mai prochain, la présentation d'une sélection des œuvres aura lieu à la Cinémathèque québécoise. Il s'agit aussi d'une grande fête entre vidéastes et amateurs de vidéos expérimentaux et loufoques, explique le technicien bénévole à *Dérapage 14* Francis Théberge. « Dérapage *est unique, original et imprévisible »,* promet-il. Les films seront projetés simultanément dans la salle Claude-Jutra, dans le Hall d'accueil de l'Agora et dans le Café-bar de la Cinémathèque.

Dérapage 14 • 6 mai à 20 heures
Cinémathèque québécoise • salle Claude-Jutra
335, boulevard de Maisonneuve Est • Gratuit

EXPOSITIONS
Nocturnes au MAC

Le Musée d'art contemporain (MAC) offre des Nocturnes qui se déroulent de minuit jusqu'à l'aube. En plus de visiter les expositions, chacun pourra assister à une performance en direct ou à une rencontre avec un artiste ou un commissaire, tout en prenant un verre ou en dégustant des petites bouchées. D'après la relationniste du Musée Wanda Palma, l'objectif des Nocturnes est de permettre aux Montréalais de prendre possession du musée de façon différente, et jusqu'aux petites heures du matin. *« Les visiteurs peuvent apprendre dans la détente dans un lieu stimulant qui propose beaucoup plus que des expositions »,* explique-t-elle. Une proposition unique pour vivre l'expérience du musée autrement.

Nocturnes au Mac
23 mai et 20 juin • À partir de 17 heures
185, rue Sainte-Catherine Ouest • 8 $ pour les étudiants

Trithérapie musicale

Trois antiviraux musicaux

Par CORALIE MENSA, CAROLINE POLIQUIN et ANASTASSIA DEPAULD

FOLK
Catherine Leduc
Rookie

Rookie est le titre du premier album solo de Catherine Leduc, sorti le 8 avril dernier sous l'étiquette Grosse Boîte. L'auteure-compositrice-interprète s'est fait connaître comme la voix féminine du duo indie pop Tricot Machine. Elle revient toute seule avec dix chansons plus personnelles qui parlent du temps, des saisons, des animaux, de la vie qui défile. Son complice Matthieu Beaumont signe avec elle la réalisation et l'arrangement de cet album conçu loin de la ville. Les titres alternent entre ballades folks comme « Houston » et « Polatouche » et des mélodies pop plus rythmées comme « Il faut se lever le matin » et « Ouvre ton cœur ! ». L'album nous offre une belle palette de sonorités synthétiques et acoustiques, tout en faisant la part belle à la guitare, aux claviers et aux chœurs comme sur le titre « Vendredi Saint ». Sans oublier la voix tendre et naturelle de Catherine Leduc, qui rend l'écoute de ce disque réconfortante. (C.M.)

Écoute gratuite :
http://catherineleduc.bandcamp.com

ÉLECTRO
Marie Davidson
Perte d'identité

Perte d'identité est le premier album long de l'auteure-compositrice-interprète et poète montréalaise Marie Davidson, qui nous raconte des histoires en français et en anglais. Son album propose une ambiance intime et mélancolique. La musique, électronique, est composée uniquement de percussions et d'un synthétiseur *vintage*. La compositrice nous propose une ambiance très imagée. C'est le genre d'album qu'il faut écouter les yeux fermés pour bien suivre le voyage que Marie Davidson nous propose. La pièce « Prélude » entame l'album avec une séance de méditation planante. Le deuxième morceau, « Abduction », est plus angoissant et nous transporte dans l'univers d'un film de science-fiction. La majorité des pièces de l'album sont hypnotisantes, mais le dernier morceau est plus rythmé, entraînant, et nous ramène doucement à la réalité. On revient quoiqu'il en soit changé de ce moment passé dans le monde de l'artiste. (C.P.)

Écoute gratuite :
http://ick.li/QMPHAg

ROCK
Les 8 Babins
Viva l'évolution !

Les 8 Babins, groupe rock québécois formé il y a quatre ans, est de retour avec *Viva l'évolution !*, suite de leur premier opus *Recette Maison* sorti en 2012. Très festifs, les titres sont également parsemés de nostalgie. Dix chansons parlent de la fragilité de la vie et critiquent la société, un contraste avec la vivacité de la musique souvent entraînante. Les six musiciens transportent leur auditoire entre le reggae et le rock, parfois jusqu'au blues, ce qui rend l'écoute très agréable et pleine de surprises. On a la chance d'entendre l'harmonica de Fred Fortin, de la formation Gros Méné, sur « Printemps 2011 ». Ce nouvel opus est dynamique et rythmé et le groupe y met du cœur. L'album attirera un public bien ciblé, les rêveurs révolutionnaires qui aiment le rock québécois. La pièce « C'est tellement doux d'être fou » met le doigt sur ce qui est important pour les 8 Babins : ne pas s'en faire dans la vie. (A.D.)

Écoute gratuite :
http://ick.li/uaTxhm

PALMARÈS
CISM 89,3 FM - LA MARGE
SEMAINE DU 20 AVRIL 2014
CHANSONS FRANCOPHONES

CISM 89,3 FM la marge

	CHANSON	ARTISTE
1	DEUX POUR TROIS	LES MARINELLIS
2	TAMBOURS DE GUERRE	GÉRALDINE
3	FIL DE TÉLÉPHONE	LES HAY BABIES
4	LES VIEUX HIBOUX	CATHERINE LEDUC
5	OH! J'COURS TOUT SEUL	JUPITER
6	ORNITHOLOGIE I	PHILIPPE B
7	LE PILOTE	EXOTICA
8	LA VÉRITÉ	FRÀNÇOIS & THE ATLAS MOUNTAINS
9	SABINE	LES GUERRES D'L'AMOUR
10	TROU D'CUL (AVEC FRED FORTIN ET CLÉMENT JACQUES)	MIRACLES
11	MENTEUSE	SILVER DAPPLE
12	DERNIER JOUR	HÔTEL MORPHÉE
13	#	VUU
14	ÉCRAN TOTAL	MUSTANG
15	DANS NOS CŒURS	CLÉMENT JACQUES
16	KAREL FRACAPANE	MERMONTE
17	DERNIER MÉTRO	THE PIROUETTES
18	LES COURANTS D'AIR	MARC-ANTOINE LARCHE
19	LE SEL ET LE GRAVIER (DANS LES RUES D'HOCHELAGA)	HUGO BOURCIER
20	L'OLYMPE À TES PIEDS	CHEVALREX
21	SOUS L'REVERBÈRE	FET.NAT.
22	EXAGÈRE	MURMURE
23	CONTRE JOUR	DTCV
24	R.I.P.V.I.P.	FONTARABIE
25	CHIEN	ALACLAIR ENSEMBLE
26	NOTRE PROPRE ROULETTE RUSSE	CARL-ÉRIC HUDON
27	TROIS QUART	ARTHUR COMEAU
28	RESTER MUET (AVEC PATRICK WATSON)	LUDOVIC ALARIE
29	NE RESTE PAS SOUS LA PLUIE	BUDDY MCNEIL & THE MAGIC MIRRORS
30	COUGAR	RESSAQ

TA RADIO
CISM893.CA

Aller simple vers l'Indonésie

Les musiciens du gamelan de l'UdeM présenteront leur 26e concert annuel, intitulé *Musiques et danses de Bali*, le 27 avril prochain à la salle Claude-Champagne. Deux groupes se relaieront pour jouer de cet ensemble d'instruments d'origine indonésienne : les initiés de l'Atelier de gamelan et les passionnés qui ont poursuivi leur apprentissage au sein de l'Ensemble de musique balinaise Giri Kedaton.

« *À Bali, dans un cours de gamelan, tu t'assois avec une personne, il joue et tu l'imites* », explique le directeur de l'Atelier de gamelan de la Faculté de musique de l'UdeM et codirecteur artistique de l'Ensemble de musique balinaise Giri Kedaton, Éric Vandal.

« Un métallophoniste remplit les trous de l'autre, de sorte qu'à l'oreille, on entend une seule mélodie. »

ÉRIC VANDAL
Directeur de l'Atelier de gamelan de la Faculté de musique de l'UdeM et codirecteur artistique de l'Ensemble de musique balinaise Giri Kedaton

La pratique du gamelan s'acquiert par observation et imitation.

PHOTOS : ISABELLE BERGERON

Ce type de musique a fait son entrée à l'UdeM en 1986 grâce au don de deux gamelans par le gouvernement indonésien. C'est en 1987, avec la visite d'un maître balinais, que les étudiants de l'UdeM ont commencé à en jouer. *« Le gamelan ne s'est pas rendu jusqu'ici par la musique du monde ou l'industrie du disque,* rappelle M. Vandal. *Il n'existe pas non plus de diaspora balinaise bien établie ici à Montréal. »*

Les étudiants se donnent rendez-vous dans un local de la Faculté de musique, où se trouvent les instruments, pour apprendre à jouer sur les métallophones – des xylophones dont les lamelles sont en métal –, les gongs et les tambours à deux peaux. *« Parfois, il y a des flûtes,* précise la membre de Giri Kedaton Caroline Vézina-Angus. *Lorsqu'on est nombreux, certains musiciens jouent de petites percussions comme des clochettes ou des cymbales. »*

Mimétisme musical

La musique balinaise provient d'une tradition orale dont l'apprentissage se fait par observation et par imitation, contrairement à l'orchestre symphonique occidental où l'organisation est hiérarchique et la musique est écrite sur des partitions. *« Dans cet apprentissage, le corps est très important parce qu'on apprend avec nos sens et notre instinct »,* souligne M. Vandal.

Le finissant à la maîtrise en composition Alexandre David est membre du groupe depuis quatre ans. *« On s'installe à l'arrière, on essaye de comprendre, on pose des questions quand on est perdu »,* raconte-t-il. C'est après un voyage à Bali en 2010 qu'il s'est inscrit à l'atelier.

La complexité du gamelan provient surtout des nombreux changements brusques de tempo. *« Souvent, les nouveaux commencent avec les gros gongs parce que c'est moins technique, les coups sont plus espacés,* observe Caroline. *Il faut se faire l'oreille, beaucoup s'écouter entre nous. »* Dans cette musique répétitive, les gongs servent à marquer le temps pour assurer que tous se suivent.

Dans l'art du gamelan, la partition écrite n'existe pas, mais les étudiants utilisent des aide-mémoires.

Un apprentissage collectif

M. Vandal dirige l'ensemble sans le dominer, en jouant parmi ses élèves. Une symbiose doit ainsi régner entre les membres d'un même gamelan. *« Un métallophoniste remplit les trous de l'autre, de sorte qu'à l'oreille, on entend une seule mélodie »,* indique M. Vandal. Autrement dit, c'est comme si l'élocution de deux personnes s'unissait dans l'énonciation d'une phrase, alors que l'un prononcerait les voyelles et l'autre, les consonnes.

Le gamelan représente un tout dans lequel seul le tambour dirige, par nécessité. En Occident, le chef d'orchestre domine les musiciens qui pratiquent chacun de leur côté jusqu'à ce qu'ils se retrouvent pour une répétition. Le principal repère est la partition écrite. Dans l'art du gamelan, la partition n'existe pas. *« Les élèves ont recours à des aide-mémoires, ils griffonnent noir sur blanc les mélodies balinaises,* concède M. Vandal. *Je veille à ce qu'ils abandonnent toutefois leurs partitions avant un concert. »*

Le 27 avril, les membres de l'Atelier de gamelan et de l'Ensemble de musique balinaise Giri Kedaton tenteront d'interpréter, par mimétisme et de mémoire, des pièces cérémoniales de Bali, jouées traditionnellement dans des temples, et d'autres qui correspondent davantage à des pièces de divertissement. L'ancien directeur de l'Atelier de 2009 à 2013, originaire de Bali, I Dewa Made Suparta, sera l'artiste invité de cette soirée indonésienne.

RENÉ-MAXIME PARENT

Musiques et danses de Bali
27 avril • 15 h 30 • Salle Claude-Champagne
Gratuit pour les étudiants